

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LES FAUX BRILLANTS

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le boudoir des demoiselles Dumont.

SCÈNE PREMIÈRE

ELISE, MARIANE.

ELISE (*devant une glace*)

Comment me trouves-tu ?

MARIANE

Charmante.

ELISE

Et mes cheveux,

Tombent-ils bien ainsi ?

MARIANE

Rien de plus gracieux !

ELISE (*se retournant*)

Ma robe ?

MARIANE

Elle est parfaite.

ELISE

Et mes boucles d'oreilles ?

MARIANE

Ah ! franchement, ce sont deux petites merveilles !

ELISE (*tendant le bras*)

Agraffe-moi ceci... Prends garde ! Allons, tout doux,
Je ne suis pas de fer ! (*Mariane hausse les épaules*)

Elise se mire) Bien. Mes autres bijoux,

Où sont-ils ?

MARIANE (*lui tendant un coffret*)

Les voici. (*Elise y choisit un collier de brillants qu'elle passe à son cou*) La gentille toilette!

(*à part, voyant Elise essayer un sourire devant la glace*)
On s'arme jusqu'aux dents.

ELISE

Me voilà toute prête,
Et j'attends bravement.

MARIANE

Qui donc attendez-vous ?

ELISE

Eh ! qui veux-tu qu'ainsi nous recevions chez nous,
Si ce n'est le baron ?

MARIANE

Le baron !... Ah, j'ai hâte
Qu'il arrive !

ELISE

Oui ! Pourquoi ?

MARIANE

Pour voir de quelle pâte
Est fait un vrai baron, et quelle mine il a ;
J'en aurai le cœur net au moins.

ELISE

Que dis-tu là ?

MARIANE

Je dis que je m'y perds. Tout ici me surpasse !
Meubles, bêtes et gens, rien ne demeure en place ;
Et, dans ce branle-bas, pour cri de ralliement,
C'est le nom du baron qui revient constamment.
Cet homme, dont on fait ici tant de tapage,
Est donc bien important ?

ELISE

C'est un grand personnage,
D'un mérite très rare, éminent, sans égal.

MARIANE

Vous ne permettez pas qu'on en dise du mal ?

ELISE

Certes, non ! Et malheur à quiconque s'avise
D'en dire... ou de souffrir même que l'on en dise !

Certains esprits haineux, jaloux et sans repos,
 Font métier d'outrager par de honteux propos
 Les gens dont l'importance et l'éclatant mérite,
 En les éblouissant, les trouble et les irrite.
 Mais...

MARIANE

Votre sœur, je crois, juge ses qualités
 Avec moins de...

ELISE (*piquée*)

Ma sœur dit des absurdités,
 Et si par ses conseils tu deviens insolente,
 A sortir de ces lieux tu ne seras pas lente.

MARIANE

Ah ! pardon si mes mots n'ont pas été polis !
 On ne doit pas chercher, dans tout ce que je dis,
 Expressions de choix, et parole profonde ;
 C'est par l'intention que l'on juge son monde.
 Loin de moi le dessein de vous manquer d'égard.
 Et je retire tout pour réparer l'écart ;
 Donc le baron n'est pas, j'en prends votre parole,
 Ce qu'on en dit partout, un imposteur frivole ;
(mouvement d'Elise)

On a tort d'affirmer qu'en vous parlant d'amour,
 Au gousset paternel il veut faire la cour...

ELISE (*irritée*)

Les monstres !...

MARIANE

Et qu'il est de cette confrérie
 Qu'on nomme... chevaliers?... chevaliers d'industrie ?...

ELISE

Juste ciel ! est-il vrai que l'on en parle ainsi ?

MARIANE

Oui... mais bien plus encore, on se répète aussi...

ELISE

Qui sont ces vils menteurs ?

MARIANE

De bien méchantes langues
 Qui, sans rien respecter dans leurs basses harangues,
 Appliquent leurs méfaits au compte du prochain.

ELISE

Et tu les laisses dire ?...

MARIANE

Oh ! moi, je n'en crois rien.
 Mon Dieu ! non, pas un mot, puisque cela vous blesse.
 J'ai pour avis toujours l'avis de ma maîtresse ;
 Et, quand même on viendrait, preuve et pièces au poing,
 Me démontrer les faits, mot pour mot, point par point,
 Encor j'hésiterais, sans votre avis, d'y croire...
 Mais je vous entretiens d'une ennuyeuse histoire...

ELISE

Le public, Mariane, est fort impertinent !

(Mariane fait un signe d'adhésion)

Il a tout mon mépris.

MARIANE

Le mien pareillement.

ELISE

Se permettre sans gêne un langage semblable !
 Mais c'est d'une insolence !

MARIANE

Oh ! c'est abominable !

ELISE

Pour tenir ces propos, il faut être jaloux
 Du mérite d'autrui !

MARIANE

Jaloux !... ils le sont tous.

ELISE

Et ceux qui devant moi parleront de la sorte,
 Seront mal reçus.

MARIANE

Oui, mettez-les à la porte
 Sans avis ni procès.

ELISE

Je n'y manquerai pas.
 Mais qui t'a rapporté ces détails ?

MARIANE

Nicolas.

Il court souvent la ville et sait ce qui s'y passe
 Tout comme la police.

ELISE

Il faudra qu'on le chasse !...

MARIANE (*déconcertée*)

Ah ! le pauvre Nicot ! Il m'a fait ces rapports
Sans vouloir au baron imputer aucuns torts.
Oui, tout innocemment, car...

(*baissant la vue*)

enfin, il repose
En moi sa confiance... et... me dit mainte chose
Qu'aux autres il n'a pas le goût de répéter.

ELISE

Qu'il prenne garde à lui... Toi, va tout apprêter
Afin que, sans effort, le baron reconnaisse
Dans notre intérieur l'élégante richesse
Dont s'ornent les logis où règne le haut ton ;
Car, un baron...

MARIANE

Ah ! c'est un monsieur tout de bon,
A ce qu'il paraît.

ELISE (*avec exaltation*)

Oui, c'est l'idole des dames,
Qui charme leurs loisirs et captive leurs âmes
Par les beaux compliments qu'il sait leur débiter ;
Dans l'art du savoir-vivre, on ne peut l'imiter.
Il compte dans ses biens plus d'un vaste domaine ;
Ses noms sont de longueur à faire perdre haleine...

MARIANE

Un baron, c'est cela ? (*à part*) Je n'y vois pas plus clair.

ELISE

On peut le distinguer seulement à son air
Qui trahit le secret d'une antique noblesse
Sous des dehors charmants.

MARIANE

Ce baron m'intéresse.
Serait-il, par hasard, ce jeune et beau causeur,
Le contraste frappant de cet autre, un poseur
Qui se sert en parlant de mots indéchiffrables,
Prononcés d'un ton sec, avec des airs capables,
Et qui...

ELISE (*indignée*)

Silence!... Oser lui faire un tel affront!

MARIANE

Quoi! celui-là, c'est...?

ELISE

Oui, sotté! c'est le baron.

MARIANE (*étouffant un fou rire*)

Je ne m'en doutais pas.

ELISE

Assez d'impertinence!

A mon père je vais citer ton insolence.

(*Elle sort furieuse*)

SCÈNE II

MARIANE (*seule*)

Bon voyage... et tâchez de ne rien oublier;
Dites-lui qu'ici bas jamais folle à lier
Ne montra plus que vous d'aigreur et de caprice.

SCÈNE III

MARIANE, NICOLAS.

NICOLAS

Nom d'un nom quel tracas! quel ennui! quel supplice!
J'en mourrai, c'est bien sûr.

MARIANE

Dis moi donc, Nicolas.

D'où vient cette fureur?

NICOLAS

Ah! ne m'en parle pas!

Il faut y mettre un terme ou j'en perdrai la tête!
Me surmener ainsi, cela n'est pas honnête!

MARIANE

Mais de quoi s'agit-il?

NICOLAS

Je suis brisé, rendu!

MARIANE

Quelque chose t'agace?

NICOLAS

Ereinté, morfondu !

A peine ai-je le temps de manger une croûte ;
Du matin jusqu'au soir, toujours, toujours en route !
Je m'essouffle à courir, et ne fais plus qu'un rond,
Servant de messenger d'ici chez le baron.
C'est à n'y plus tenir !... Depuis que cela dure,
J'en ai pris une entorse avec une foulure.
Mariane, on me traite ainsi qu'un vrai mulet,
Et si j'avais du cœur autant que de mollet,
Je les enverrais paître avec leurs paperasses !

MARIANE

C'est cela, l'on se fie à tes instincts bonasses.

NICOLAS

J'en conviens.

MARIANE

Mais pourquoi l'échange quotidien
De ces lettres sans nombre ?

NICOLAS

Hé, je n'en sais trop rien.

MARIANE

Mais on saisit toujours quelque fait qui transpire.

NICOLAS

D'après ce qu'on peut voir, les choses sont au pire.

MARIANE

Est-il bien possible ?

NICOLAS

Oui, sans appréhension,
Notre maître partout s'est porté caution
Des achats du baron ; même, il lui fait l'avance
D'argent pour subvenir à sa folle dépense ;
Cela seul représente un fort joli montant.

MARIANE

En effet.

NICOLAS

Mais, bien plus, et voici l'important :

MARIANE

Ah !

NICOLAS

Chaque fournisseur lui présente sa note ;
 Pour le dévaliser à l'envie on complote ;
 Bref, ce matin j'ai vu tout autour du bourgeois,
 Dix commis bien comptés se pressant à la fois.

MARIANE

Que faisait le bonhomme ?

NICOLAS

Il payait avec grâce
 En disant à chacun : Monsieur, grand bien vous fasse.

MARIANE

Mais ce vilain baron l'a donc ensorcelé !

NICOLAS

C'est mon idée. Et moi, jour et nuit attelé,
 J'aide sans le vouloir à sa... sa manigance.

MARIANE

Mon pauvre Nicolas, soit dit sans médisance,
 Ton baron, selon moi, n'est qu'un attrape-sot,
 Qui pratique sur nous son métier.

NICOLAS

C'est le mot.

MARIANE

Et l'on annoncera bientôt dans la gazette
 Son départ imprévu sans tambour ni trompette.

NICOLAS

Voilà tout justement ce que je me disais.

MARIANE

On devrait l'exposer au grand jour.

NICOLAS

Je le sais.

MARIANE

Mais tu sers ses desseins.

NICOLAS

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARIANE

Dévoiler tes soupçons.

NICOLAS

Oui, pour que l'on me chasse !

MARIANE

Quand le devoir commande on ne recule pas.

NICOLAS

Et s'il faut que je parte... ?

MARIANE

Eh bien, tu partiras.

NICOLAS

Moi, m'en aller ?

MARIANE

Sans doute !

NICOLAS

Où faudra-t-il que j'aille ?

MARIANE

Où tu voudras.

NICOLAS

Où-dà ! Pour coucher sur la paille,
En attendant qu'ailleurs je trouve un autre emploi ?
Merci bien !

MARIANE

Seras-tu plus à plaindre que moi ?

NICOLAS

Toi, Mariane ?

MARIANE

Oui, moi.

NICOLAS

Comment, l'on t'a chassée ?

MARIANE

Pas encor, mais j'en suis fortement menacée.
Depuis que du baron les noms sont proclamés,
Ma maîtresse a le cœur et la tête enflammés ;
Elle ne rêve plus que grandeur, que noblesse,
Et de ses vieux amis l'intimité la blesse ;
On ne peut rien lui dire, à moins de la flatter,
Sans s'exposer à voir sa colère éclater.
J'ai cherché, par le jeu d'un honnête artifice,
Tout en disant comme elle, à dompter son caprice ;

Mais l'orgueil en son âme étouffe le bon sens ;
 Et, moi, je viens d'apprendre à mes propres dépens
 Qu'à vouloir corriger les sottises des autres,
 Nous risquons fortement d'en commettre des nôtres.

NICOLAS

Tout juste ; et le moyen d'éviter cet ennui,
 C'est de filer son nœud sans s'occuper d'autrui.
 Mais, à propos, déjà depuis longtemps, mignonne,
 Tu connais la tendresse où mon cœur s'abandonne,
 Sans vouloir par un mot me donner quelque espoir !

MARIANE (*riant aux éclats*)

Mieux vaut tout ignorer parfois que trop savoir.

NICOLAS

Bon ! te voilà toujours avec tes fariboles !
 Je ne puis là-dessus hasarder deux paroles
 Que, par des mots badins lancés d'un ton moqueur,
 Tu me fasse rentrer jusqu'au fond de mon cœur
 Les tendres sentiments dont sans cesse il déborde !

MARIANE (*souriant*)

Et cela te déplaît, Nicot ?

NICOLAS

Miséricorde !

Tu me tiens sans pitié toujours sur les tisons :
 Loin de rien éclaircir, tout ce que nous disons
 M'embrouille davantage. Sitôt que je m'explique
 Un peu, crac ! on dirait qu'une mouche te pique,
 Et tu files... Mon Dieu ! quelques mots de ta part,
 Pourtant, me suffiraient.

MARIANE

Nous y verrons plus tard.

NICOLAS (*d'un ton suppliant*)

Mariane ! Pourquoi te montrer si cruelle ?

DUMONT (*dans la coulisse*)

Nicolas !

MARIANE

Tiens, voilà le bourgeois qui t'appelle !

NICOLAS (*se tournant vers la coulisse*)

Oui, Monsieur !

(*Mariane s'échappe de l'autre côté et Nicolas la regardant aller, ajoute :*)

Allons bon ! celle-ci qui s'enfuit !

Et l'autre...

DUMONT (*dans la coulisse*)

Nicolas !

NICOLAS (*faisant un soubresaut*)

qui partout me poursuit !

SCÈNE IV

DUMONT, NICOLAS.

DUMONT

Nicolas !

NICOLAS (*courant à lui*)

Me voilà, Monsieur !

DUMONT

Vas-tu paraître,

Détestable nigaud !

NICOLAS (*à part*)

Il est gentil, mon maître !

DUMONT

Cours porter cette lettre au baron !

NICOLAS (*à part*)

Nom d'un chien !

J'ai beau courir, cela ne nous avance à rien ;

Il leur reste toujours quelque chose à s'écrire.

Allons, pauvre Nicot, en route ! (*Il sort*)

SCÈNE V

DUMONT (*seul, poussant un gros soupir*)

Ah ! je respire !

Dieu merci, les voilà tous payés... et contents.

Mais admettons, morbleu, qu'ils m'ont mis sur les dents ;

J'en ai vidé ma caisse, et sans mes fonds en banque,

Sur lesquels j'ai tiré, nous aurions eu du manque.

Ce cher baron ! l'on voit, à sa façon d'agir,

Tout l'intérêt qu'il porte à me faire surgir

Du sein de la roture au niveau du grand monde.

Près de lui, c'est un charme, un bonheur qui m'inonde !

Et mon cœur se pénètre, en écoutant sa voix,
 D'un suprême dégoût pour les instincts bourgeois.
 Je ne veux, désormais, fréquenter que les sphères
 Où l'homme est au-dessus des liaisons vulgaires ;
 Oui, ma place est marquée au sommet des grandeurs.
 Décidément, le sort m'a comblé de faveurs !
 Déjà mon nom contient la noble particule,
 J'ai bon air, je suis riche, en un mot, je cumule
 Tout ce qui pose un homme et le met en crédit
 Dans les cercles brillants... Le baron me l'a dit.
 Mais, au fait, le moment de sa visite approche.
 Il faut que tout ici soit d'un goût sans reproche,
 Et que chacun se mette à contribution,
 Pour qu'il retrouve en nous l'air de distinction
 Qui...

SCÈNE VI

DUMONT, ELISE (*accourant joyeuse un écrin dans les mains*)

ELISE

Regardez, papa, le présent qui m'arrive
 De la part du baron, avec une missive
 Belle de sentiment, d'élégance et d'esprit !

DUMONT (*examinant l'écrin d'un air satisfait*)

Hein, les jolis bijoux ! (*il prend la lettre des mains d'Elise*)
 Voyons ce qu'il écrit !

ELISE

C'est un petit chef d'œuvre, un vrai bouquet de roses !
 Oh ! qu'il est donc charmant !

DUMONT

Et qu'il fait bien les choses !

ELISE

Oui, tout dénote en lui l'homme de qualité.

DUMONT

Mais j'admire surtout sa libéralité !
 A peine eut-il vaincu la noble répugnance
 Dont l'affecta d'abord mon offre d'assistance,
 Qu'animé tout à coup d'un généreux élan,
 Il fit de son passif, en détail, le bilan
 Et m'accorda l'honneur de puiser dans ma caisse
 Pour en solder la somme. Ensuite, avec tristesse,

Des larmes dans la voix, et, tout en rougissant,
Il me prit les deux mains, et d'un ton languissant
Me dit tout bas : (*s'attendrissant*)

« Merci ! » Puis, détournant la tête,
Il pleura. (*s'essuyant les yeux*)

Moi, je pleure aussi comme une bête,
Quand j'y pense... Quel homme !

ELISE (*avec émotion*)

Oui, quel cœur généreux !

DUMONT

Nous ne pouvions parler, nous pleurions tous les deux.
Enfin mon noble ami, par un effort suprême,
Réussit à reprendre empire sur lui-même,
Et, poussant ses élans généreux jusqu'au bout,
Il déclara vouloir faire admirer partout,
De ma franche amitié l'action bienfaisante.

ELISE

Les nobles sentiments !

DUMONT

Et, malgré notre entente,
Il refusa tout net d'en garder le secret.
« Oui, dit-il vivement, je veux être indiscret !
« Et mettant de côté le scrupule et la honte,
« Je ferai mes achats, mon cher, à votre compte. »
Il voulait révéler, ainsi, dans son éclat,
L'excès de mes bontés.

ELISE

Comme il est délicat !

DUMONT

Et, moi, j'eus beau tenter mille arguments pour vaincre
Son généreux dessein, rien ne put le convaincre.
Il me fallut céder et, depuis ce moment,
Des gens de tous métiers me viennent constamment
Solliciter le prix des emplettes princières
Qu'à mon compte il leur fait... Bijoutiers et fruitières,
Débitants de tabac, marchands de vin, tailleurs,
Arrivent essoufflés de partout et d'ailleurs.

ELISE (*avec exaltation*)

Cher papa ! notre sort est bien digne d'envie !

DUMONT

Oui vraiment, mon enfant, et jamais, de ma vie
 Je n'ai d'aussi bon cœur prodigué mes écus ;
 J'en aurais sans regret dépensé dix fois plus
 Pour l'ineffable honneur de compter pour intime
 Ce noble personnage, et d'avoir son estime
 Au point d'être par lui choisi pour bienfaiteur !

ELISE

Oh ! tout cède aux attraits de son air enchanteur.

DUMONT

Chez lui, rien de mesquin ; il haït la petitesse !
 Le don, comme l'emprunt, se fait avec largesse
 En passant par ses mains, témoin ce diamant.

ELISE

Oui, cela doit coûter très cher.

DUMONT

Evidemment.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIANE.

MARIANE

On m'a remis pour vous ce billet.

DUMONT (*interdit après avoir lu*)

C'est la note

De ces bijoux ! (*regardant tour à tour la lettre du baron et la
 note du bijoutier qu'il tient l'une, dans chaque main*)

Mon Dieu ! quelle étrange marotte
 Les possède ! On dirait une course au clocher.
 Aussitôt l'achat fait, on en veut empêcher
 Tout de suite le prix, sans omettre une obole.

ELISE

Ce sont des impudents !

DUMONT

Oui, d'une triste école.

MARIANE

Celui-ci se trémousse, et tout bas il m'a dit
 Qu'on a de forts soupçons...

ELISE

Des soupçons?

DUMONT

Le bandit!

Ose-t-il, par hasard...

MARIANE

Il m'a fait une histoire

A propos de.....

DUMONT

De qui?

MARIANE

J'ai refusé d'y croire.

DUMONT

Mais qu'a-t-il dit, voyons?

MARIANE

Vous allez me gronder!

DUMONT

Non, non, parle!

MARIANE

D'abord, j'ai voulu le sonder,

Mais il restait muet.

DUMONT

Tu me mets au supplice!

Achève!

MARIANE

Il me fallut employer l'artifice

Pour vaincre son silence. Enfin, sans rien cacher,

Il me rapporta..., (*elle hésite*) mais cela va vous fâcher!

ELISE

Oh! parle donc!

DUMONT

Mon Dieu, mais c'est un vrai martyr!

De t'écouter.

MARIANE

Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire,

Sachez que le baron... Ah! n'allez point penser

Que j'en croie un seul mot...

DUMONT (*vivement*)

Tu peux te dispenser
De ce long préambule; achève tout de suite !
Que dit-il du baron ?

MARIANE

Qu'on le soupçonne...

DUMONT

Ensuite ?

MARIANE

D'être le complice...

DUMONT

Hein ?

MARIANE

D'une bande d'escrocs
Qui subsiste aux dépens des naïfs et des sots.

DUMONT

Ah ! morbleu, c'est trop fort !...

ELISE

Voyez l'impertinence !

DUMONT (*s'en allant*)

L'insolent, le... coquin !...

ELISE

Tancez-le d'importance !...

DUMONT

Venir dans ma maison l'insulter ; mille morts !...
Oui, je cours le payer... et le mettre dehors ! (*Il sort*)

MARIANE (*à part*)

Voilà tout ce qu'il veut.

ELISE (*avec hauteur*)

Soyons inaccessibles

A ces basses rumeurs ! (*Elle sort*)

MARIANE

Ils sont incorrigibles !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

F. G. MARCHAND.

IMMIGRATION ET COLONISATION

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

Grâce aux travaux de quelques hommes distingués nous pouvons, de nos jours, faire avec assez d'exactitude, la généalogie de la nation canadienne. Cette population ne tire point son origine de quelques aventuriers, de quelques hommes de hasard, de quelques individus déclassés et enrôlés par l'Etat. Il est bien vrai que le noyau primitif se composait de gens sans aveu, empressés de laisser les cellules étroites de leur prison pour respirer le grand air de la liberté dans la libre Amérique. Mais cet appoint compte à peine dans le mouvement général de l'immigration française au Canada. « Ce fut, dit M. Rameau, (1) l'immigration réelle d'un élément intégral de la nation française : « paysans, soldats, bourgeois et seigneurs ; une colonie dans le « sens romain du mot, qui a importé la patrie toute entière avec « elle. Le fond de ce peuple, c'est un véritable démembrement de « la souche de nos paysans français ; leurs familles, cherchées et « groupées avec un soin particulier, ont transporté avec elles les « mœurs, les habitudes, les locutions de leurs cantons paternels, « au point d'étonner encore aujourd'hui le voyageur français ; « ce sont aussi des soldats licenciés s'établissant sur le sol, officiers « en tête, sous la protection du drapeau ; voilà les principes « essentiels et originaires de la population canadienne. »

La Saintonge fournit le premier groupe d'immigrants, et, de 1635 à 1640, le Perche envoya dans la colonie 80 à 100 familles ; il en vint aussi un certain nombre de Normandie. Cette immigration du Perche reçut l'impulsion de M. Juchereau de la Ferté, qui épousa la fille de Giffard de Beauport, un des principaux seigneurs canadiens. Ces familles appartenaient à la classe la plus respectable des paysans de France. Elles ont créé dans la colonie une lignée nombreuse. La fondation de Ville-Marie, en

(1) La France aux colonies. Acadiens et Canadiens, p. 88.

1640, attira des immigrants de plusieurs provinces de France, même des plus centrales. Le Poitou envoya un contingent de 200 à 250 familles, en 1655. En dehors de ces groupes particuliers d'immigrants, l'Aunis, la Saintonge, la Normandie et Paris en fournirent beaucoup dans les premiers temps. Les jeunes filles de l'hôpital à Paris étaient dirigées sur le Canada. Les soldats licenciés et les employés envoyés par le gouvernement se recrutaient aussi à Paris. Tous les vaisseaux de l'Etat partaient de La Rochelle ; les paysans des alentours étaient naturellement plus portés à entreprendre le voyage que ceux du centre du pays. Le licenciement du régiment de Carignan en 1666, et celui de beaucoup d'autres soldats, qui s'établirent dans la colonie, avait amené des hommes de toutes les parties de la France.

L'immigration privée se ralentit de 1680 à 1710 à cause de la guerre des Iroquois. De son côté, le gouvernement ne fit plus rien pour favoriser l'envoi de colons au Canada. A partir de 1710, l'immigration privée reprit son cours naturel. Ambitieux de peupler leurs domaines, les seigneurs favorisèrent le mouvement. Les communautés religieuses en firent autant. Le chiffre des arrivants variait suivant les circonstances, mais on peut dire qu'à partir de 1740 à 1750—époque pendant laquelle l'immigration privée atteint son apogée—elle a pu atteindre 150 à 175 par an ; elle ne dépassa jamais 200 personnes par an. Les colons venaient surtout de la Saintonge et de l'Aunis ; Paris et la Bretagne viennent ensuite. La Normandie n'arrive qu'en quatrième ordre, puis les pays du midi, le Languedoc, la Provence et Lyon, commencèrent à diriger sur nos plages le surplus de leur population. D'après les données les plus certaines, l'immigration française dans les temps qui précéderent 1660 ne dépassa pas 1000 personnes. De 1663 à 1672 on peut l'évaluer à 3,700, et de 1672 à 1710, elle n'a pas dû dépasser mille personnes ; enfin de 1710 à 1760, on calcule qu'elle a pu atteindre le chiffre de 4 à 5,000 âmes. L'immigration au Canada dans l'espace de cent quarante ans ne dépassa donc pas 10,000 âmes. C'est bien peu ! Comme on aperçoit d'aujourd'hui toutes les maladresses commises par le gouvernement français touchant sa colonie du Canada !

Si, à partir de 1775, la mère-patrie eut été préoccupée de l'accroissement de la population dans la colonie en lui continuant les secours du passé, la population eût atteint, en 1750, le chiffre de 5 à 600,000 âmes. Si des mesures efficaces eussent été prises au temps de Champlain, nous aurions eu une population de près d'un million d'habitants lorsque la malheureuse guerre

de sept ans a été déclarée. Ce résultat aurait été obtenu sans qu'il coûtât beaucoup de dépenses au trésor royal. « Observons enfin, » ajoute M. Rameau, (1) « que s'il y eût eu des municipalités et une assemblée canadiennes, elles eussent naturellement présenté l'instrument le plus efficace pour accomplir la tâche de l'immigration; il est vrai que probablement cette assemblée n'eut point laissé le gouvernement sommeiller, qu'elle l'eut accablé de ce qu'on appelle aujourd'hui discussions véreuses, contradictions mesquines, taquineries parlementaires. Mais en ceci, nous ne voyons pas quel eut été le grand dommage; les travaux du gouvernement français n'étaient pas alors tellement sérieux qu'ils eussent pu beaucoup en souffrir; seule, la voluptueuse quiétude de la cour en eut été diminuée, et on eut été obligé de s'y soucier un peu des affaires du pays. En traitant de leurs intérêts locaux, quoique avec un peu de bruit peut-être, si les colons fussent parvenus de la sorte à réveiller chez le prince le sentiment de son propre devoir, cette tranquillité troublée eut été peut-être fort à plaindre, mais il eut fallu pourtant doublement s'en applaudir, car les colons eussent avancé leurs affaires et l'Etat eut mieux fait les siennes. C'est ainsi que toutes les questions se tiennent; tout concourt à la perfection de l'œuvre dans un système juste et bien conçu, rien n'aboutit dans un régime faux et mal ordonné.»

Mais tandis que l'immigration de France ne fournissait que des éléments inoffensifs à la population canadienne, le mouvement naturel des naissances contribua avec énergie à son développement. En général, la proportion de cet accroissement dépendait des circonstances, mais on peut donner comme moyenne $2\frac{1}{4}$ à $2\frac{1}{2}$ pour cent par an. C'est beaucoup! Mais le peuplement aurait pu être encore plus considérable s'il n'eut été retardé par quatre causes principales : 1o les guerres et les massacres des Iroquois; 2o le commerce des fourrures qui réclamait une déperdition d'hommes appelés *coureurs des bois*; 3o la désertion aux colonies anglaises, témoignage du mauvais régime économique auquel était soumise la colonie; 4o les vices de l'administration et le défaut d'institutions locales.

Malgré ces obstacles, les colons canadiens se montrèrent à la hauteur de leur rôle. Ils étaient persévérants, actifs, pleins de courage et d'énergie. Ils étaient entourés d'obstacles, exposés aux privations de toutes sortes, aux embûches des indiens, à la rigueur du

(1) La France aux colonies, p. 98.

climat. Malgré tout, on les vit à l'œuvre, tenant le mousquet d'une main et la pioche de l'autre. Ils sentent la haute mission qu'ils ont à remplir en opérant le grand œuvre de la civilisation et de la colonisation sur ce continent. Ils font plus que défricher leurs terres et défendre leur territoire et leurs chaumières attaqués; véritables pionniers, hommes d'intelligence et de cœur, ils parcourent, explorent et colonisent, au nom de la France leur mère, tout le bassin du Mississipi et du Missouri, la vallée de l'Ohio, depuis les grands lacs de l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses, depuis les eaux bleues du golfe du Mexique jusqu'aux brumeuses régions de la baie d'Hudson. Oui, la France, en Amérique, avait fait tout cela avec un petit contingent de ses enfants! Quelles auraient été les destinées de ce continent, si l'ancienne mère-patrie avait jeté sur les bords du Saint-Laurent cent mille émigrants au lieu de ne nous donner que le dixième de ce chiffre? Elle ne voulut pas agir. L'Angleterre, elle, le comprit. Voilà l'immense fait qui domina la situation pour aboutir au traité de Paris. L'œuvre de Colbert et de Talon, abandonnée par un prince mou et des conseillers inintelligents, devait tomber en ruine pour servir d'enseignement aux peuples de la terre.

EDMOND LAREAU.

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

II

L'appartement de la comtesse se composait de deux simples pièces, dont la plus grande s'appelait la *chambre parquetée*, — c'était la seule de la maison, — chambre de grande dame, malgré la modestie de l'ameublement. Mme de Trélor se disposait à se rendre à la messe de minuit, et grâce à l'activité de sa nièce qui tournait autour d'elle, lui posant son manteau sur les épaules, lui nouant les brides de son chapeau, arrangeant avec harmonie les plis de son voile noir, elle se trouva bientôt prête. Nanette avait raison ; c'était un ange, cette petite Marcelle, que la comtesse avait recueillie près d'elle, il y a dix ans. Issue d'une vieille famille normande, elle n'avait jamais connu sa mère, morte en la mettant au monde. Son père avait failli se tuer de chagrin ; puis, pour essayer de distraire une douleur incurable, avait engagé tout son bien dans une entreprise métallurgique, qui avait prospéré d'abord. Bientôt étaient survenues les difficultés : concurrence de l'étranger ou de plus grands établissements industriels en France même, un gérant incapable, un associé enfin qui avait disparu, emportant tout le capital social ; et le comte de Verville, se débattant en gentilhomme au milieu de ce désastre, avait fini par mourir de soucis, de tristesse et de découragement. La petite Marcelle restait orpheline, à sept ans, et sans plus proche parent que Mme de Trélor, qui donnait un refuge à cette jeune misère auprès de sa misère éprouvée. Installée à la chaumière, l'enfant y avait vite pris la place d'une nièce chérie, presque d'une fille, et pendant les vacances de René, qui, chaque année, revenait du collège, grandi, fortifié, embelli, cousine et cousin ne se quittaient pas. Seulement, tandis que le jeune homme, qui, à seize ans, entrait à l'École navale, ne voyait en Marcelle qu'une bonne petite sœur, la cousine, elle, n'avait jamais pensé qu'elle fut là pour autre chose que pour épouser

(1) Du *Correspondant*.

un jour son cousin. Et, — là encore la bonne Nanette avait vu clair, — c'était aux yeux de l'orpheline une chose si naturelle, tellement décidée en principe par le seul fait de son adoption dans la famille, qu'elle n'en parlait à personne.

— Firmin, avez-vous les lanternes ?

— Oui, madame la comtesse.

— Eh bien, partons.

Et l'on se mit en route, Firmin ouvrant et éclairant la marche, Mme de Trélor et Marcelle ensemble, Nanette à l'arrière garde portant une seconde lanterne. La neige couvrait toute la plaine, et durcie par la gelée, réduite en poussière blanche ou tassée sur les chemins frayés, elle craquait et s'écrasait encore sous les pas de la petite troupe. Il fallut traverser le bois dans une allée sinieuse, et les branches courbées des arbres soutenaient à grand'peine de grands panaches neigeux, s'écroulant sous leur propre poids, tantôt sur Firmin, qui se secouait en maugréant, tantôt sur Marcelle, qui, toute frissonnante, éclatait de rire. Là-bas, sur le fond plus clair de la Loire et de ses sables, le bourg de Trélor dessinait en noir ses maisons agglomérées et les arêtes vives du clocher, d'où s'échappait à grandes envolées le carillon de Noël. De tous les côtés de l'horizon, sur les routes aboutissant au village, sur le pont de pierre du fleuve, des petits points lumineux s'avançaient, brillant, s'éclipsant, reparaissant, avec des fusées rougeâtres lancées sur le tapis blanc des prairies ; autant de fanaux trahissant la marche convergente des fidèles à l'appel des cloches, et dans l'obscurité de cette nuit sans lune, semblant marcher seuls vers le même but, comme l'étoile des mages ou celle des bergers.

Comme on approchait du bourg, un pas rapide, craquant sur le sol glacé, résonna derrière le petit cortège. Une voix mâle et jeune s'écria :

— Ma mère!... Êtes-vous là ?

— René!... fit la comtesse se retournant et tremblant d'émotion. Et déjà elle avait embrassé deux fois son fils... C'est toi ! c'est toi !

— Eh, oui, c'est moi ! Embrasse-moi donc, Marcelle... Et toi, Nanette... Et toi aussi, mon vieux Firmin...

Ce fut pendant cinq minutes, un empressement de joie, un piétinement sur place dans la neige, avec de grands bras au ciel balançant les lanternes, des bruits de baisers retentissants, et des : C'est lui, c'est lui ! Quel bonheur!...

— Comment se fait-il?... Tiens, embrasse-moi encore.... Com-

ment se fait-il que tu sois déjà là? Je ne t'attendais que dans six jours.

— J'ai pu avancer mon départ de Brest, et me voilà en trimestre... Trois bons mois à rester avec vous.

— Quel bel uniforme, s'écria Marcelle! Les galons d'enseigne... Et ta croix?... Montre-la-nous donc! Approche la lanterne, Firmin... Oh! tu n'as qu'un ruban tout mince?

— La petite tenue... Va, sois tranquille, belle cousine, reprit en riant René. La prochaine fois j'arriverai avec la médaille, mon grand sabre... et sur ma frégate! Mais voyons... C'est moi qui ai été surpris tout à l'heure! Je descends du train, je monte à pied à la chaumière, je frappe... Personne!... A onze heures du soir! Rien que Fox, qui a failli me manger, de colère d'abord, puis de caresses, quand il m'a reconnu... J'étais inquiet, parole d'honneur! Heureusement on sonnait à toute volée au bourg; j'ai pensé à la messe de minuit et j'ai couru après vous.

— Tu n'es pas fatigué, dit la comtesse, tu viens avec nous?

— Parbleu!... Je ne saurais arriver plus à propos.

On se remit en marche, Mme de Trélor, toute fière, s'appuyant bien fort au bras de son fils. La petite église était pleine de monde quand ils y entrèrent. Le prêtre n'était pas encore à l'autel, qui resplendissait de lumières. Seul, le chantre psalmodiait, mais la voix nasillardre du pauvre homme s'éteignait dans le remuement des chaises, des bancs, le frottement des sabots et les exclamations des bonnes femmes, des enfants s'entassant devant la crèche exposée au pied de l'autel de la Vierge. C'était l'œuvre, naïvement compliquée, de deux artistes du bourg, le menuisier et l'horloger. Chacun d'eux pouvait à bon droit réclamer une part dans cette production de génie; tandis que les rois mages, les bergers et les femmes en bois blanc peint étaient l'ouvrage de l'un, l'autre avait combiné un mouvement régulier les faisant défiler devant l'Enfant divin couché entre l'âne et le bœuf, au son d'une petite musique intérieure, qui arrachait des cris de joie, à grand'peine contenus par le respect du saint lieu, à toute la jeunesse de la paroisse. C'était tout simplement une merveille.

L'office commence. René s'agenouille, entre sa mère et sa cousine, au banc d'honneur de la famille de Trélor, seule prérogative que, dans sa ruine, la comtesse ait tenu à garder. En face, de l'autre côté du chœur, Jacques Ferrand a fait établir un banc exactement semblable. Le parvenu jaloux a tenu à élever autel contre autel, pour qu'on ne puisse pas dire qu'il ait cédé en rien à ses anciens maîtres, pauvres et déchus.

C'est un vrai tableau religieux, digne de l'art plein de foi de la première renaissance, que celui de ces trois personnages divers priant à genoux. La comtesse Hermine, belle encore sous ses traits réguliers frappés du sceau de l'austérité, rappelle, par le ton mat de sa figure jaunie à la lumière des cierges, une de ces saintes calmes et fières du vieux Palma. La blonde tête du jeune comte semble découpée dans une toile de Véronèse ; et le chaste visage de Marcelle, encadré de fins cheveux châtain clair, au regard noyé sous les cils et trahissant une douce extase, c'est bien là le pur type des vierges de Sasso-Ferrato. Un si gracieux ensemble ne reste pas sans admirateurs. En face de ces trois figures, diversement belles, il est des yeux qu'elles ont attirés, fascinés, et qui ont peine à les quitter, fût-ce un instant. Ce sont les grands yeux noirs de l'héritière actuelle de Trélor.

Agenouillée dans son banc, les mains tenant d'un geste inconscient son livre fermé, elle reste immobile, inattentive au service divin, et dévore du regard ces deux femmes et ce jeune homme. Est-ce simple curiosité ? Est-ce envie ou admiration ? Cherche-t-elle à surprendre, par l'intensité de l'observation, le secret de cette grandeur, survivant quand même à la ruine et au malheur ? Cherche-t-elle à surprendre par l'intensité de l'observation, le secret de cette grandeur, survivant quand même à la ruine et au malheur ? René vient à lever la vue droit devant lui, et aperçoit cette belle et forte fille qu'il ne reconnaît pas. Il se penche vers sa mère, l'interroge... — Catherine Ferrand. — Depuis trois ans qu'il est absent du pays, quel changement en elle ! C'était une enfant, c'est une femme. Dès lors, il a des distractions, et machinalement caresse de temps à autre ses favoris blonds.

Un grand bruit le réveille ; la messe est finie. C'est un brouhaha de galoches traînant sur les dalles, un cliquetis de prière se refermant, une bosculade à la grande porte, et déjà les cris des gamins s'échappant au dehors, s'amusant, à coups de boules de neige, à viser les lanternes des commères qui s'apprêtent, en bavardant, le capuchon sur la tête et les sabots aux pieds, à reprendre le chemin du logis. Et tandis qu'une antique calèche et deux gros chevaux porcherons, belles bêtes mal attelées, emmènent lourdement au château Mlle Ferrand et sa vieille servante, la comtesse reprend le bras de son fils, qui distribue au passage des poignées de mains de joyeux retour à un groupe de bons paysans. Marcelle marche à côté d'eux, Firmin et sa femme les suivent, et tous cinq regagnent la Chaumière, qui leur apparaît bientôt là-bas, petite masse noire sous les grands tilleuls dépouillés. Après un souper improvisé en l'hon-

neur de René, une heure de causerie intime au coin du feu, chacun se couche et s'endort. Seule, la comtesse Hermine reste éveillée. Malgré la longueur inaccoutumée de cette soirée sans sommeil, ses souvenirs l'agitent et la reportent à une autre nuit de Noël, combien différente de celle-ci ! C'était en 1857, quelques mois après son mariage, — déjà vingt-six ans de cela ! Elle et son mari, si jeunes alors, si tendres, si amoureux, avaient projeté d'aller à la messe de minuit de la Madeleine. Ce devait être très élégant et on leur avait dit *qu'il fallait voir ça*. Ils étaient partis de leur hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, dans leur petit coupé attelé de deux beaux alezans demi-sang, un cadeau de noce. Elle s'y croyait encore, elle entendait le trot répété des chevaux sur le macadam gelé de la place de la Concorde. Elle se rappelait la peine qu'ils avaient eu à grimper le petit escalier en colimaçon du côté du Marché aux fleurs, puis se voyait dans l'église, la grande nef pavée de têtes noires et remuantes, l'autel, embrasé de feux scintillants, où éclatait la blancheur du groupe des anges et de la pécheresse repentie et glorifiée. Puis là-haut, derrière elle, le grand orgue mugissait tout à coup, alternant avec la maîtrise du chœur. Un gentleman de grand air, la voyant debout, lui avait offert sa chaise ; son mari, remerciant d'un profond salut, lui avait chuchoté à l'oreille : le duc de Morny. Décidément, c'était très bien porté. A la sortie, on avait rencontré un autre jeune ménage ami, et on avait décidé d'aller réveiller ensemble au Café anglais, en partie carrée. On était parti, à pied, pour aiguiser l'appétit. Elle marquait le pas gaiement sur le boulevard, bravant la bise qui lui coupait le visage à travers sa voilette, cotoyant le roulement, l'entre-croisement perpétuel des voitures de la chaussée, à travers ce Paris, la nuit, si brillant alors, si pimpant, de si bon ton encore dans ses plaisirs les plus fous. Et l'on arrivait ainsi au seuil de ce restaurant célèbre dans le monde entier, avec son escalier partant du trottoir même et sa bouquetière Isabelle, silencieusement assise sur les premières marches, qui grelottait auprès de sa corbeille parfumée, comme pour prouver que les fleurs coûtent cher à ceux qui les vendent comme à ceux qui les achètent.

Hermine tressaillit, presque honteuse de ces souvenirs. C'était si loin, tout cela, et passé, irrémédiablement passé !

III

Trélor, le... 1882.

Ma chère Clémence,

Quand le hasard s'en mêle, avouons qu'il fait bien les choses. Il a fallu que j'aie à Tours ce jour-là ; que j'y aie une affaire dans la rue Royale ; que tu t'y trouves de passage, pour deux heures, avec ton mari ; enfin que nous nous reconnaissons après huit ans de séparation. Tout cela pour amener la reprise, au moins par correspondance, de notre bonne intimité de pensionnaires... De la terrasse de Trélor, j'aperçois, à côté de l'église du bourg, le toit de cette « institution de demoiselles », où nous étions si heureuses. Je vois le grand sycomore, à l'ombre duquel, gravement assises pendant que les petites jouaient au cerceau, nous discussions, entre grandes, sur chaque chose de la vie, avec cette expérience mûrie des personnes de quinze ans. Te rappelles-tu que nous nous étions donné des noms de vertus ou de signes de caractère ? On t'avait surnommée *Sagesse*, on m'appelait *Audace* ; il me semble que nous avons assez justifié, jusqu'ici, l'horoscope. Puisque tu n'as pas eu le temps, l'autre jour, que de me jeter ton adresse en courant à la gare, permets-moi, ma chère *Sagesse*, de te raconter les aventures de ton *Audace*, depuis le jour où nous avons quitté, en pleurant, ma foi ! et succombant sous le poids de livres dorés et des couronnes de papier peint, l'honnête pensionnat de Mme Hubert.

Et d'abord je n'ai pas, jusqu'à nouvel ordre, décoiffé ma patronne sainte Catherine. Le ferais-je un jour ? Peut-être ; mais tu peux être sûre que ce ne sera qu'à bon escient. Chez moi, l'amour n'aura jamais d'autre place que celle que lui permettra de prendre l'ambition ; il faudra même qu'il se contente d'être le très humble serviteur de sa terrible voisine. — Ambitieuse, diras-tu !... Et de quoi, Seigneur Dieu ? — Sache donc, raisonnable que tu es, que l'ambition n'est jamais satisfaite. Tu dois te rappeler combien j'étais jalouse de cette petite Solange d'Avray, la seule *noble* que nous avons parmi nos camarades !... C'est peut-être là que le bât me blesse.

Pour le reste, je dois dire que je ne suis pas mécontente. Vingt-trois ans, taille ronde, cheveux noirs et dents blanches ; mon miroir ne me dit rien de désagréable. Ajoute à cela une terre de 1,800,000 francs, et enfin le nom de châtelaine de Trélor, que mon père, en bon prince, me laisse libéralement prendre. Nous, avons chacun notre gouvernement. A lui, les terres, prés et bois

l'étable et la bergerie ; il surveille ses labours, ses récoltes, il ordonne, régit, trafique, achète et vend. Et quand il revient le soir, en botte et en paletot fourré, de la foire de Bourgueil ou de Langeais, ce qu'il aime le plus, après un solide dîner dans la petite salle à manger, c'est le manteau de la cheminée de la cuisine, où la fumée de sa pipe se confond avec celle du foyer, jusqu'à ce qu'il se lève tout alourdi pour gagner sa chambre ou son lit. Aussi mon département, à moi, où je règne sans partage, c'est le château et l'écurie, j'entends les grands appartements, le parc, les équipages, les chevaux de maître ou plutôt de maîtresse. Je ne suis pas à plaindre, conviens-en.

La seule ombre au tableau, c'est la retraite volontaire et l'état de santé de mon grand-père. Chose inexplicable, il a toujours protesté contre l'achat de Trélor par son fils, et n'a, depuis ce temps-là, plus voulu y mettre le pied. Il vit seul, avec une servante, à Mauvers, vieux prieuré transformé en ferme, à deux lieues d'ici. Là, toujours au coin du feu, en proie à des idées noires qui l'envahissent de plus en plus, il est atteint d'une bizarre et incurable maladie : le froid. Même en plein été, il est là, immobile devant lâtre, semblant rêver en face d'énormes bûches flambantes. Il a le sang glacé, disent les paysans... Mon père le néglige bien un peu ; ils n'ont jamais été très tendres l'un pour l'autre. C'est cependant mon grand-père qui a poussé son fils à la fortune ; mais je crois qu'il avait plus d'ambition pour lui qu'il ne l'aimait réellement. Moi, je vais le voir presque tous les jours.

Trélor, d'ailleurs, me prend tout mon temps. Je taille, je coupe, je bâtis, plante et dé plante, démolis et reconstruis. Voilà trois ans que je me livre à ce métier ; il y a encore fort à faire. Figure-toi qu'avant ma sortie de pension, mon père, avec les meilleures intentions du monde, avait confié, toujours pour ma plus grande gloire, la soi-disant restauration du château à une sorte d'entrepreneur, dont le dernier maître-maçon de Paris n'eût pas voulu pour *goujat*. Quel massacre, ma pauvre Sagesse ! Quelle barbarie ! Quel vandalisme ! La façade et la cour intérieure ont été complètement réparées..., tu vois cela ! Les armoiries des Trélor, qui portent des gueules aux trois alérions d'or, finement sculptées au-dessus de la porte d'entrée, ont été passées à la chaux, empâtées, défigurées. Il en a été de même pour les armes d'un cardinal de Trélor et celles de Louis de Trélor, maître de l'artillerie sous Louis XIII, qui figuraient sur les deux tours gardant le porche. Dans la cour, une ravissante galerie du seizième siècle a été bouchée d'un grand briquetage qui obstrue

ses arcades et voile ses piliers et ses chapiteaux. Partout une grosse main rustaude s'est aplatie sur les merveilles de la Renaissance. Grâce à moi, tout cela va changer, reprendre sa physionomie première. Je tiens à ce que l'antique manoir se réveille, un matin, beau comme autrefois. Je veux réparer les injures des siècles, raviver les angles, refouiller les sculptures, faire revivre la tournure féodale. Je veux secouer les échos du vieux temps, endormis sous les voûtes des hautes salles, réveiller le souvenir de tant d'années mortes, soulever la poussière du passé, en un mot, noyer ma roture dans tout un monde de choses nobles, fières, aristocratiques, et, dans Trélor ressuscité, pouvoir m'en dire vraiment la châtelaine. Alors rien ne manquera plus à ton bonheur, diras-tu? — Non, rien. Et pourtant...

Ah! tiens, il faut que je te dise tout, à toi, ma confidente de la pension, mon amie retrouvée. Souvent, lasse d'arpenter seule mon salon d'honneur, devant les trois grandes fenêtres ouvertes au soleil de ces douces matinées du printemps renaissant, je pousse la porte du perron, je m'avance au dehors et je regarde. Rien, dans cette vaste plaine, rien que le monotone spectacle du travail champêtre; pas un être humain en vue, hormis les serviteurs accoutumés; pas même la trace d'une roue de voiture sur le sable ratissé de cette large avenue qui monte au château. Au milieu de ce beau pays, semé d'élégants manoirs, dont quelques-uns princiers, Trélor est seul et je suis seule dans Trélor. Parfois une lueur d'espoir vient éclairer la nuit de ma solitude. Une voiture débouche de la grande rue du bourg et s'engage sur la route. Au bas de la montée les chevaux prennent le pas, je vois reluire le métal des harnais et les boutons de livrée du cocher.... C'est un équipage de maître. Viendra-t-il ici? Il approche, le voici en haut de la côte... Va-t-il tourner à gauche?... Non. Il s'enfonce à droite dans le chemin creux qui mène à la Chaumière de Rosay! Ainsi on va les voir, eux, malgré leur pauvreté, tandis qu'on me laisse isolée, ici, avec mon million dans chaque main. Ah! ma pauvre amie, pour ces gens-là, malgré notre fortune ou notre intelligence, nous sommes toujours des parvenus, des parias, des lépreux. Ils ont contre nous les préjugés d'il y a cinq cents ans. Eh bien, je veux, entends-tu, je veux être leur égale. Ce monde qui nous reste fermé sans pitié, il faut que j'y entre de plain-pied, ou sinon j'en briserai la porte!

— Tu me demandes encore : Qui sont-ils, eux? — D'abord, la fière comtesse, qui, veuve, ruinée à la mort du comte, a bien été forcée de vendre Trélor à mon père, mais s'est obstinée à garder un coin de ses terres, et s'est enfouie à ce Rosay, une mesure

dans un jardin de curé. Puis une petite cousine, Mlle de Verville, orpheline que la comtesse a recueillie, douce et point hautaine, petite beauté calme. Puis deux vieux serviteurs, partie intégrante de la maison. Et puis,—je l'ai gardé pour la fin,—le jeune comte René de Trélor. Celui-là, ma chère, mérite une description : un blond aux yeux bleu saphir, de taille moyenne et bien prise, tout de race et de distinction ; air bon, un peu triste et naïf appoint des gens qui ont beaucoup vécu en mer ; regard trahissant par éclairs la flamme contenue pendant de longs mois d'une vie forcément contemplative ; enfin pour parler sérieusement, vingt-cinq ans, enseigne de vaisseau et décoré. Au portrait que j'en fais, tu dois voir que je n'en suis pas éprise. J'espère bien ne l'être jamais de personne, j'ai trop la volonté de faire mon chemin. Quant à ce beau marin, qui tient dans sa main une couronne de comtesse toute prête à se laisser cueillir, il est depuis trois mois en congé, il vient de demander une prolongation, et, malgré de fréquentes visites à quelques parents ou amis des environs, il est toujours revenu fidèlement accompagner sa mère à la grand'messe de Trélor. Je le crois sincèrement pieux, mais il a des distractions pendant l'office. Leur banc est dans le chœur en face du mien, et voilà deux dimanches qu'il oublie de se rasseoir comme tout le monde après l'évangile.

Au revoir, ma chère Sagesse. Pardonne tout ce bavardage à ton Audace, et si tu as mienx profité que moi des quelques leçons de latin que nous a fait donner Mme Hébert, tâche de te rappeler une citation de Virgile, je crois, où il est question des audacieux et de ce que leur promet la fortune.

Je t'aime et t'embrasse.

CATHERINE.

IV

Qu'étaient-ce donc que ces Ferrand ? Simplement les représentants d'une très vieille famille, dont on aurait pu retrouver la trace à deux siècles en arrière dans les annales de la contrée. Ceci pourrait étonner bien des gens, ignorant les coutumes des anciennes provinces de France. Nos paysans ont aussi leur noblesse, dont les titres, pour n'être pas authentiquement reconnus par un d'Hozier, n'en existent pas moins dans les registres paroissiaux qui, plus ou moins bien tenus selon l'aptitude ou la bonne volonté du curé de l'endroit, servaient de livres d'état civil, avant la fondation du régime municipal. Ces archives rustiques, rédigées d'un style de terroir qui en rehausse la saveur

naïve, mériteraient mieux que de croupir au fond d'une armoire, sous un linceul de poussières et de toiles d'araignées. Tel humble laboureur pourrait y lire aujourd'hui qu'un de ses ancêtres a tenu la bannière de sa paroisse à l'entrée du roi Louis XIII dans sa bonne ville de Chinon, ou qu'en 1793, son grand-père, à la tête de quelques voisins, entraînés par son exemple, a protégé le village à coups de fusil, contre une bande révolutionnaire qui voulait l'incendier. Presque toujours inféodés de père en fils à quelque grande famille, ces braves gens échangeaient avec elle leurs modestes et utiles services contre sa protection, leur dévouement contre sa charité. C'est ainsi que depuis plus de cent ans cette dynastie des Ferrand avait vécu et grandi à l'ombre de la puissance des Trélor. Toutefois, depuis deux générations, sous l'influence des nouvelles idées sociales, les liens de cette parfaite union s'étaient peu à peu relâchés. Le vieux Jacques avait su inspirer une confiance aveugle au grand-père de René, et, de ce point d'appui, s'était élevé jusqu'à la richesse, grâce, disaient les mauvaises langues, aux bénéfices plus ou moins clairs de sa charge d'intendant souverain. Témoin cette terre de Mauvers, ancien prieuré, aujourd'hui domaine important qu'il avait trouvé moyen d'acquérir, et où il s'était installé à la mort de son maître. Les cartes s'étaient brouillées lorsque Maxime de Trélor avait succédé à son père, et pour dresser puissance contre puissance, Jacques Ferrand fit de son fils un *monsieur* et le maria à l'héritière d'un gros fermier des environs, laquelle mourut après avoir mis au monde la petite Catherine. D'une intelligence médiocre mais d'un très sûr bon sens pratique, Pierre se servit fort adroitement du marchepied que lui avait tendu la tendresse paternelle. Très finaud en agriculture, ayant entrepris en même temps, à son grand profit, l'exploitation de vastes carrières de plâtre, il avait habilement conduit sa barque jusque dans les eaux politiques. On le vit bien, lorsque démasquant sa candidature en opposition de celle de Maxime, il l'emporta sur lui devant les électeurs du canton. Bien plus, à la mort de son adversaire, et Trélor étant mis en vente, il s'en rendit sans vergogne propriétaire. Soit par jalousie, soit par un reste de respect humain, le vieux Jacques parut blâmer cette acquisition. Pour mieux protester, sans doute, il bouda son propre fils, ne voulut plus mettre les pieds au château, et ne bougea pas de Mauvers, où d'ailleurs une étrange infirmité le cloua dans un fauteuil au coin du feu.

Quant à Pierre Ferrand, ce n'était pas précisément un méchant homme. Dans la force de l'âge mûr, grand, gros, robuste, tête

solide et bon estomac, rusé sous une apparence bonhomme, il avait l'instinct des affaires, le goût exclusif et le culte absolu de l'argent. Il n'avait pu résister à l'ivresse résultant toujours, sauf chez les âmes haut-placées, d'une richesse rapidement acquise, et son orgueil enraciné de plébéien parvenu lui faisait mépriser toute supériorité autre que celle de la fortune : aristocratie, hauteur d'intelligence ou noblesse de sentiments.

Livrée à sa distraction favorite, Catherine rêvait un jour à la fenêtre du petit salon, le regard fixe et perdu au loin, quand elle se sentit empoignée par les épaules, et avant qu'elle eût le temps de se retourner, deux gros baisers lui retentissaient sur chaque joue. Elle se leva en sursaut, et vit son père qui partait d'un vigoureux éclat de rire.

— Tu es prise, fillette !... Avoue que je t'ai fait peur... Mais que diable regardes-tu là avec tant d'intérêt ?... Est-ce la vieille jument qui est au vert dans le pré, avec son poulain ?... Ou bien, mon troupeau de génisses qu'on mène à l'abreuvoir ?

— Rien de tout cela, mon père. Ah ! mais, vous aussi, je vous y prends !

— A quoi donc ?

— A porter votre blouse. Vous m'avez promis de ne jamais la mettre au château.

— Au château ! Au château ! répondit Ferrand, dont la mine, de riante, se faisait bourrue, tu n'as que ce mot-là à la bouche ! Crois-tu donc que, parceque j'ai un château, j'en sois plus fier ?... Quant à la blouse, n'en dis pas de mal. C'est l'uniforme de notre démocratie. Aujourd'hui, vois-tu, la blouse fait fortune et la redingote se ruine.

— Mais la blouse enrichie se change en redingote, dit Catherine railleuse.

— Ta ! ta ! dit Ferrand... C'est bon à Paris, ça, mais ici !... — Il essaya de prendre un air fin : — En veux-tu la preuve ? Vois là-bas, de l'autre côté de la Loire, dans la vallée... Ces trois grandes cheminées qui fument... C'est le moulin du père Giraud, le plus gros meunier de la Touraine. Eh bien, il y a là un gars en blouse, qui sera un fameux parti !... M'est avis que tu lui ferais mettre une redingote quand tu voudrais, à celui-là...

Catherine se retourna vers son père, et le dévisagea d'un de ces regards qu'il ne pouvait jamais soutenir en face.

— L'épouser !... moi !

— Dame !... tu pourrais faire plus mal, dit-il en se promenant à travers la salle, pour dissimuler son embarras. C'est un beau et brave garçon.

— Il a fait sa demande ?

— Non..., non ! s'écria Ferrand perdant tout son aplomb... C'est une idée qui me vient.

— Alors vous pouvez la laisser s'en aller comme elle est venue... Elle ne vaut rien.

— Peut-être... Enfin, penses-y. Je te laisse, je vais à mes affaires... Au revoir, fillette !— Il se dirigea vers la porte.— Pour te plaire, j'ôterai ma blouse en rentrant... Mais tu y penses ?...

Il sortit vivement.

— Ouf ! se dit-il. Est-ce curieux que cette petite me fasse peur ainsi ? Enfin le mot est lâché, c'est l'important. Dans quelques jours nous verrons.

Le bonhomme cédait toujours devant sa fille. Mais en madré compère, qui sentait son origine paysanne, il prenait souvent sa revanche en dessous et sournoisement.

Restée seule, Catherine réfléchit, immobile, le sourcil froncé, et le regard à terre

— Il faut que j'en parle au grand-père, décida-t-elle.

Avec cette rapidité de l'action qui chez elle suivait toujours immédiatement la pensée, elle descendit vite dans la cour et se dirigea vers les écuries.

— Sillez-moi Bayard, dit-elle au palefrenier.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(A continuer)

UN CRITIQUE AU PILORI

ALLÉGORIE.

Dame Critique avait l'humeur maussade, lorsqu'elle tomba dernièrement comme une bombe au beau milieu des paperasses et des parchemins de son plus jeune fils, le critique canadien.

—Vilain drôle, s'écria-t-elle en le menaçant du poing, c'est comme cela que tu exécutes mes ordres, c'est comme cela que tu t'acquittes de la mission que je t'avais confiée ? Tu ne respectes donc plus mes cheveux blancs, mon expérience de deux mille et quelques années, mon origine même qui se perd dans les ruines de la Tour de Babel ?

—Mais, maman, après une aussi longue séparation, vous ne m'embrassez point ! il me semble qu'un baiser.....

—T'embrasser, lorsque tu gâtes toute ma besogne, toi et tes dignes sujets ! t'embrasser, lorsque tu ruines une littérature qui donnait de si belles espérances ! T'embrasser !... belles joues, vraiment, bien dignes du personnage qui passe ses nuits à divaguer et qui, le jour, n'a rien de plus pressé que d'exalter une nullité et de rouler impitoyablement l'audacieux qui s'avise de te faire de justes remontrances !

—En vérité, maman, vous me calomniez ;... voyez donc tous ces petits chefs-d'œuvre, ces perles canadiennes qui ornent les rayons de ma bibliothèque, est-il un plus jeune pays qui puisse se vanter d'en posséder de semblables ? Est il un plus jeune pays qui puisse se glorifier d'un écrin littéraire plus riche en émeraudes et en topazes ? Philosophie, histoire, droit, littérature, économie sociale, etc., rien ne manque !

—Rien ne manque ! Tu oses dire que rien ne manque, lorsque ma présence en ces lieux atteste le contraire ! Tu m'accuses de calomnie, lorsque de ma solitude, à mille lieues d'ici, je te vois dormir en sécurité dans un palais qui, en guise de colonnes

inébranlables, n'a que de faibles roseaux pour tout appui. Mais la critique de tous ces beaux ouvrages, la critique qui donne des ailes à la pensée, où est-elle donc ?

—La critique ? parbleu, la voici... voici Ludovic, Raphaël, Pollion, voici Agésilas et le vaillant Attila !

—Je suis de plus en plus édifiée sur le choix de tes ministres !

—Le contraire m'étonnerait beaucoup, car ce sont des critiques doués d'une finesse de perception remarquable, d'un tact merveilleux, d'un goût artistique frisant la subtilité et qui savent embellir leurs appréciations, des merveilles d'un talent incomparable et d'une science qui n'a point d'horizon. En un mot, ce sont des critiques qui ne connaissent point de rivaux sur la boule terrestre !

—Hum ! l'encens que tu leur offres brûlerait longtemps avant de caresser mon appareil olfactif des parfums de la vérité ! ce sont des génies, suivant toi, ces critiques ? Ecoute, je vais te raconter leur petite histoire et te montrer par une simple vignette, comment tous ces beaux sires entendent la critique. Je réclame donc de toi un silence absolu et ne veux ni observations, ni remarques, car je n'ai que faire d'excuses saugrenues :

..

Un volume tout fraîchement sorti des mains de l'imprimeur, tombe sous les yeux de Ludovic ; comme préambule, il est bon d'observer que Ludovic est myope, il ne faut donc pas trop l'incriminer. L'auteur est-il son ami, il met ses lunettes, examine le volume en tous sens, compte les grains qui hérissent sa couverture en chagrin, note scrupuleusement les détours sinueux dont le relieur s'est plu à enjoliver son œuvre, regarde si la tranche est dorée ou jaspée, puis en juge intègre et bien renseigné, il communique au public, ses touchantes impressions de la manière suivante :

« Un charmant volume, éclos de l'imagination brillante de l'un de nos premiers littérateurs, m'arrive avec les roses du printemps.

« Coquet et mignon, dans sa reliure de chagrin, il ressemble à ces petits dieux mythologiques, se jouant des ondes bleu-ciel dans une coquille de nacre.

« Les enluminures qui font le charme de ce petit volume, indiquent chez son auteur un goût artistique des plus prononcé, dont tout l'ouvrage se ressent et dont chaque page, chaque ligne même est pour ainsi dire imprégnée. »

Remarque bien, mon fils, que Ludovic n'a pas lu un traître mot de l'ouvrage.

« La tranche dorée, qui met l'ouvrage en question au-dessus de tous ceux qui me sont arrivés dernièrement, est pour moi le symbole du génie chez l'auteur ; génie qui loin de nous faire dire avec le poète : Comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé ? nous invite précisément à nous demander le contraire. »

*
* *

Voilà pour l'ami de Ludovic. Mais son ennemi lui envoie... l'imprudent ! une de ses productions récentes, une brochure.

Une brochure, quel bonheur ! si le volume eut été relié, Ludovic se serait trouvé fort embarrassé dans son appréciation, mais c'est une brochure, allons donc, c'est là que maître Aliboron va se faire enfourcher prestement :

» Un pierrot quelconque me gratifie d'une insanité littéraire qui m'a tout l'air d'une grosse bêtise.

« Couverture et auteur se valent à juste titre.

« Voici mon raisonnement :

« Si la couverture est en papier, l'auteur est un goujat ;

« Or, la couverture est en papier,

« Donc l'auteur est un goujat ! »

La majeure est des plus contestables et le raisonnement cloche sur toutes ses bases, mais encore une fois, je le répète, Ludovic est myope, il ne voit pas plus loin en syllogisme qu'en rase campagne, et il ne s'aperçoit même pas qu'il plagie le style d'un célèbre avocat, qui amuse beaucoup Thémis, par ses originalités.

Voilà pour l'ennemi ! Et c'est le thème sur lequel Ludovic brode ses critiques ! Il n'est pas malin, on s'en aperçoit ; aussi aurions-nous tort de lui reprocher d'avoir écorché, échenillé même le style d'un auteur. Pareil forfait lui est entièrement inconnu. Il n'en est pas de même de ses confrères en critique : avec eux, il faut changer de système, car ils ne sont pas myopes, ceux-là, ah ! certes, non ! ils scrutent non seulement tous les coins et recoins de chaque lettre formant un mot, mais encore ils trouvent des mots qui n'y sont pas.

*
* *

Raphaël est en verve ou il ne l'est pas. S'il est en verve, il soignera son style, tout comme un digne médecin soigne un riche malade, sur le point d'entrer en convalescence, afin de retarder

le plus possible, le filet aurifère, Pactole en miniature, qui fertilise si efficacement les rives dénudées de son gousset. Il se plaira à raconter de petites anecdotes inoffensives, délicieuses, sur le mortel soumis à sa verge de critique.

Parle-t-il de l'abbé Pellegrin; il dira qu'à la première représentation de l'opéra de *Loth*, un vers suffit pour entraîner la masse des auditeurs, un seul !

L'amour a vaincu Loth !

L'enthousiasme fut si grand que l'auditoire se leva électrisé et qu'en guise de bouquet, il s'écria :

« Qu'on en donne une à l'auteur ! »

Comme le renard de Lafontaine, Raphaël a mille tours de ce genre dans son bissac, mille anecdotes à l'eau de rose pour ses amis, mille bouts rimés célèbres dans les fastes du ridicule pour ses ennemis. Mais Raphaël a mis son bonnet de travers, il n'est pas en verve, il se contentera de faire la chasse à l'orthographe et aux coquilles typographiques. Malheur alors au rimeur, s'il n'a pas bien surveillé ses protes, et si ces derniers se sont permis d'allonger d'un pied quelques vers d'un poème héroï-comique :

« Audacieux, vous avez voulu rimer malgré Minerve, s'écriera Raphaël, tout indigné, la colère des neuf sœurs s'appesantit sur vous; vous êtes un intrus dans le vallon des Muses; vous êtes cette mouche importune qui, ne sachant comment monter Pégase, s'est posée naïvement sur son extrémité caudale et s'est mise en frais de moissonner tout ce que cette région inculte pouvait produire : vers de treize pieds, de quinze même, dans les années d'abondance, madrigaux mal tournés, sonnets estropiés et rondeaux boiteux. En un mot, vous êtes à la littérature ce que le croque-sol est à la musique : une parfaite nullité ! »

*
*
*

Un peu de patience, mon fils, il me reste encore quelques historiettes intéressantes sur Pollion, Agésilas et Attila, les fins matois de la bande, les seuls qui pourraient fasciner les strophes d'une blquette ou d'une berceuse, et leur faire exécuter une danse tellement infernale que, quand la musique cesserait et que leur plume magique dormirait sur leur oreille, il ne resterait plus d'un tendre couplet que débris informes et ruines dénuées de tout aspect littéraire.

« *Monsieur Harpin*, » une épigramme d'Andrieux tombe sous la patte de Pollion :

Que de coquins dans votre ville,
 Monsieur Harpin, sans vous compter !
 — Morbleu ! cessez de plaisanter,
 Un railleur m'échauffé la bile.
 — Hé bien, soit ! je change de style :
 Déridez ce front mécontent,
 Que de coquins dans votre ville,
 Monsieur Harpin, en vous comptant !

Si nous examinons les quatre premiers vers, nous voyons que *ville* rime bien avec *bile* et *compter* avec *plaisanter*, mais Pollion ne l'entend pas ainsi, il voit trop bien sans lunettes, il empruntera donc les lunettes de Ludovic, non pas pour voir, mais pour ne pas voir et s'écriera dans un élan de ravissement ineffable :

Que de coquins dans votre ville,
 Monsieur Harpin, sans vous compter !

« *Ville* et *compter*, cela ne rime pas, n'est-ce pas ?

« Eh bien ! il paraît que cela rime chez certains rongeurs de l'Amérique du Nord. »

Quel est le plus rongeur des deux ? Ce n'est certes pas celui que vise Pollion.

..

Agésilas n'a qu'un amour au monde, qu'un culte : ses côtes. Il les dorlote, les caresse, leur donne tous les soins d'un bon père de famille, ne pense qu'à elles, et n'a pas de plus grand souci que de les mettre en évidence et de les exhiber gratuitement au public.

Qu'il se promène sous de frais ombrages, ou se berce mollement sur le fleuve immense ; qu'il rêve sur un sombre promontoire ou dorme sur une verte pelouse, il peuse toujours à ses côtes, à ses côtes bien-aimées, il ne saurait les oublier, il y songe même dans ses chroniques, et ses critiques exaltent leurs suaves parfums :

« Si par une muse électrique,
 « L'auditeur est électrisé,

« Mes côtes !

« Votre muse paralytique
 « L'a bien souvent paralysé !

« Mes côtes ! mes côtes ! »

Et voilà comment Agésilas accueillerait ces quatre vers de Chénier. Si ce dernier avait eu l'esprit de dire :

Si par une côte électrique
Un auteur est électrisé,
Votre côte paralytique
L'a bien souvent paralysé !

Agésilas l'aurait embrassé sur les deux joues, mais on ne prévoit pas tout dans ce bas monde et Chénier n'aurait jamais cru qu'un poète pousserait l'originalité au point de faire de ses côtes une source d'inspiration.

. . .

Enfin, voici le tour d'Attila. C'est bien le temps de dire avec ce pauvre Boileau :

Après l'Agésilas
Hélas !
Mais après l'Attila
Holà !

Attila n'est plus le roi des Huns, encore moins le fléau de Dieu. Ne pouvant plus ravager la Gaule depuis sa défaite de Châlons-sur-Marne, il fait de la critique... en commentaires. Comment en est-il venu là ? L'histoire ne le dit point.

Pas un vers ne lui échappe ; chaque mot en attire un nombre infini, sa fécondité est vraiment merveilleuse ; elle excite l'admiration pour ne point dire l'envie.

Voici comment il critiquerait « La bonne journée » de Philidor :

« Un pauvre clerc du parlement

« Halte-là ! jeune homme, *pauvre* est ici un pléonasme, tous les clercs sont pauvres, et le mot *parlement* est oiseux, car il ne fait pas plus ressortir l'idée de clerc que si l'on disait : clerc de notaire, clerc d'avoué, en un mot toute la génération des clercs, qui ne le cède nullement en nombre à la postérité d'Abraham !

« Un pauvre clerc du parlement
« Arraché du lit brusquement,

« Pardon ? qui l'a arraché du lit ? sa digne moitié ? le pécule

du pauvre clerc lui interdit à jamais le luxe d'une adorable compagne ; le député ministre ? il a recommandé à sa servante de tenir son chocolat prêt pour onze heures ; avec le bénéfice du doute, la loi présume qu'il ronfle encore ; le ministre ? il fait bombance aux provinces maritimes ou dans les Etats du Sud. Ce n'est pas lui qui quitterait le festin pour arracher du lit brusquement ce pauvre clerc du parlement. Mais pourquoi ce *brusquement* ? On dirait que Philidor a la bosse des pléonasmes : quand on est arraché du lit, ce n'est certes jamais doucement.

« Arraché du lit brusquement,
« Comme il dormait profondément,
« Gagne l'étude tristement ;

« Parbleu ! lorsqu'on nous a arraché du lit, on ne gagne pas l'étude le cœur sur la main, le sourire aux lèvres et les yeux en diamant !

« Y griffonne un appointment,
« Qu'il ose interrompre un moment
« Pour déjeuner sommairement ;

« Certes, il est zélé ce clerc. Je lui promets une promotion aux premières vacances ; un clerc qui griffonne un appointment avant son déjeuner, c'est tout-à-fait nouveau dans les annales parlementaires, c'est presque phénoménal ! Quelque chose m'intrigue cependant dans cet appointment, il est bien long. On dirait que ce pauvre clerc voudrait blanchir avec de l'encre les faits et gestes de quelque grand sire. J'interrogerai ce clerc à loisir. Qui sait ? Il y a peut-être le règlement d'une contestation d'élection sous roche. Je pourrais devenir membre d'une commission royale, quelle aubaine ! Après une pareille injustice, si j'étais clerc de parlement je ne déjeunerais pas sommairement.

« En revanche, il écrit longuement,
« Dîne à trois heures sobrement,
« Sort au dessert discrètement,

« Je le sais bien qu'il écrit longuement ; cet appointment qu'il griffonne depuis l'aube semble avoir un horizon bien élastique. Il dîne à trois heures, l'imprudent ! il se ménage une bonne dyspepsie, une fameuse encore. Il sort au dessert discrètement. Tiens, il n'aime point les confitures celui-là ! ni la charlotte russe. Il ne ferait pas un bon ministre, un ministre aime toujours les

confitures, mais des confitures que le trésor de l'Etat seul peut fournir.

« Reprend la plume promptement,
« Jusqu'à dix heures... seulement.

« Dix heures ! Qu'est-ce que l'on rencontre à huit heures : ganté, frisé, pommadé, spirituel, attrayant, au salon, au théâtre, au bal du gouverneur, le clerc du parlement, le pauvre clerc du parlement ! Il a peut-être mis un masque à sa place. Les temps sont changés ou l'auteur ne s'y connaît plus.

« Lors, va souper légèrement,
« Grimpe et se couche froidement

« Ah ! un nouvel ordre de grimpeurs et cela parmi les clercs du parlement. Où grimpe-t-il donc comme cela ? sur la cime d'un sapin, d'un chêne pour y croquer des noix ! C'est compromettant, sais-tu, jeune homme, de faire l'écureuil si haut juché.

« Grimpe et se couche froidement
« Dans un lit fait négligemment,

« Ma foi, s'il grimpe sur la cime d'un chêne, il peut bien dormir froidement, surtout à l'automne, et je donnerais beaucoup pour connaître la donzelle assez aventureuse pour aller réparer le désordre d'un perchoir aussi pittoresque. Plus je réfléchis, mieux je découvre que l'auteur écrivait pour un autre âge. Je vois bien grimper encore le clerc du parlement, mais ce n'est pas sur un chêne, encore moins sur un sapin : c'est sur les gradins de nos théâtres, il ose même se prelasser sur les fauteuils d'orchestre, et cervés, ce n'est pas pour y dormir froidement.

« Dort, et n'est heureux qu'en dormant.
« Ah ! pauvre clerc du parlement !

« Ah oui, je te plains, d'avoir trouvé un chantre si ignorant et si obscur pour célébrer tes grandes vertus, ton ardeur au travail et ta sobriété au repos !

« Je te plains d'avoir trouvé un rimeur si peu au fait de tes pirouettes galantes sur les tapis moelleux de nos palais, ou sur le gazon fleuri de nos bocages.

« Ah pauvre clerc du parlement ! »

Et la critique d'Agésilas est faite.

..

Eh bien ! mon fils, est-ce là une critique judicieuse ? est-ce là cette critique sévère mais juste qui forme les écrivains, les grands poètes et leur donne des notions claires et précises sur le beau idéal et le sublime ? Voici une fine description, spirituelle et bien tournée, qu'en fait-on ? Un objet de dérision, un tissu de pléonasmes et d'expressions oiseuses, un rocher chancelant que minent sans cesse les flots délirants d'une gaieté intempestive. Quelle est l'œuvre qui résisterait à de semblables inepties ? quelle conception hardie pourrait garder ses brillantes couleurs sous les attaques envieuses d'une manie de dénigrement aussi systématique ? La Bruyère le savait bien quand il disait : « Il ne faut pas mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruisse. »

— Vos remarques sont justes, mère, mais au moins il n'y a point de naturalisme en Canada, tout le monde s'accorde à le dire et les auteurs étrangers nous en font même leurs plus sincères félicitations, il me semble que c'est déjà beaucoup.

— Pas de naturalisme ! non, mais les appréciations outrées de tes critiques mènent tout droit au naturalisme, à ce naturalisme qui est la photographie hideuse de tout ce qui avilit, de tout ce qui dégrade l'homme et le rapproche de la brute. Que font en effet, tes critiques ? Ils se pâment sur tout ce qu'il y a de sublime, de grandiose dans une œuvre, ils censurent impitoyablement tout ce qui tend à remplacer l'art païen par l'art chrétien et à rendre à la religion révélée sa salutaire influence. L'auteur ainsi ridiculisé se décourage, il prête peu à peu l'oreille aux exclamations mensongères de ces hommes pervers, il s'arrête dans son essor, il se croit réellement ridicule, il veut se relever dans leur opinion, pour cela il doit s'abaisser, il commence donc par raser la terre, puis voulant s'attirer à tout prix leurs bonnes grâces, il rampe bientôt sur le sol et chante les vices en peignant tout ce que la nature renferme de plus stérile et de plus bas. Adieu les fleurs printannières, les chastes vertus et les touchantes harmonies ! adieu toutes ces fictions qu'on devrait abandonner au cerveau malade des rêveurs ! adieu tout cela ; ce qu'il faut désormais, c'est le réel, le palpable ; aux orties l'idéalité avec toutes ses conceptions chimériques ! et l'on s'étonne après cela de voir germer le naturalisme là où la saine littérature était

jadis en pleine floraison ! Tu veux éviter le naturalisme : mets un frein à la licence de tes mauvais critiques, car il en est de ces derniers comme des chenilles : gratte une chenille, tu trouveras un papillon, gratte un mauvais critique, tu trouveras un naturaliste.

* *

—Ce n'est pourtant point ce que pense la presse.

—La presse ! encore une belle nymphe, qui, lorsqu'elle a salué l'apparition d'un ouvrage de son immortelle formule : « Nous accusons réception d'un volume intitulé ***. Nos remerciements à qui de droit, » croit avoir fait tout son devoir.

Est-ce pour avoir des remerciements que l'auteur a consacré toutes ses nuits au travail ? Est-ce pour avoir des remerciements qu'il a étudié sans cesse aux sources du perfectionnement intellectuel de son semblable ? Il n'est pas besoin de tant s'agiter pour avoir un remerciement ; la plus petite obole donnée à l'aveugle sur la rue est accueillie d'un remerciement qui vaut tout autant, sinon plus, que celui dont la presse en général se plaît à gratifier nos auteurs à tour de rôle.

On prétexte le temps de parcourir l'ouvrage, mais on a bien le temps de décrire dans toutes ses minuties et ses ennuyeux détails les phases de la colique d'un grand homme et comment on s'y prend pour préparer une prise de petit-lait, pour adoucir, bonifier, tempérer et rafraîchir le sang de Monsieur, suivant une expression de Molière ;

On a bien le temps d'entasser chiffres sur chiffres, mensonges sur mensonges, sophismes sur sophismes pour prouver que son chef politique n'a point spéculé sur les sueurs du pauvre peuple ;

On a bien le temps de consacrer quatre ou cinq colonnes de son journal au récit allongé, amplifié d'une aventure scandaleuse et de pure invention qui met la honte et le déshonneur au sein des familles les plus respectables ;

On a bien le temps de raconter avec force détails, les suicides, les assassinats, tous les autres attentats dont je tais le nom, choses que l'humanité devrait avoir à cœur de cacher, et l'on n'a qu'un remerciement banal pour celui qui se dévoue sans cesse pour le genre humain, en consacrant son génie, ses talents, sa santé, à l'instruction de ses concitoyens !

O tempora ! o mores !

* *

Ce ne sont point tes critiques qui porteront la responsabilité de

tous ces maux, mais toi, mon fils, toi qui ne cesses de les encourager dans cette voie coupable et pernicieuse, toi qui, par ton silence, approuves toutes leurs contorsions, toutes leurs grimaces, toutes leurs gambades. Je t'avais donné pour royaume un jeune pays qui devait éclipser bientôt avec ses Bossuet, ses Massillon, ses Bourdaloue, ses Corneille et ses Racine, le grand siècle de Louis XIV ; tu devais y former des critiques consciencieux, des critiques qui ne se laisseraient influencer ni par les liens de l'amitié, ni par les conseils pervers du préjugé, du ressentiment, de la haine à satisfaire et de l'humiliation à venger. Qu'as-tu fait de tout cela ? Rien ou presque rien.

Les volumes s'entassent les uns sur les autres, les auteurs succèdent aux auteurs ; l'inhabileté des uns, l'inexpérience des autres, les tendances pernicieuses de celui-ci, le négligé de celui-là, tout passe inaperçu. A peine voit on poindre à de longs intervalles une pauvre notice bibliographique, astre solitaire qui semble décrire une courbe incertaine, dans une atmosphère qui fuit les rayons ensoleillés. Sont-ce là les conseils que je t'avais spécialement donnés, souverain de la critique canadienne ? Sont-ce là les promesses que tu m'avais faites, en me quittant pour venir fonder ici un royaume où la bonne critique s'épanouirait, comme la rose s'épanouit sous les baisers du soleil ? Tu ne réponds point, mais ton silence répond pour toi. Je pars ; dans quelques secondes je serai loin d'ici ; aurais-je fait une démarche inutile ?

—Mère, je vous promets.....

—Pas de vaines promesses ! L'avenir prouvera ton repentir, et si jamais tu m'obliges à revenir en ces lieux, rappelle-toi, mon fils, que je n'y reviendrai point sans étrivières. Adieu !

* *

Dame Critique est âgée, elle a peut-être exagéré nos défauts, les défauts saillants chez la plupart de nos critiques canadiens, mais, franchement ! n'avons-nous pas parmi nous des hommes qui commencent à s'aventurer sur les traces d'un Ludovic et d'un Agésilas ?

Ces personnages sont imaginaires sans doute, mais n'ont-ils pas déjà leurs tristes imitateurs, dans notre beau Canada ?

Que doit-on augurer de l'avenir ? Peu et beaucoup. Beaucoup si l'on considère l'essor que donnerait à la littérature canadienne, une critique plus impartiale que celle qui existe actuellement ;

peu, si l'on examine la promesse du souverain de la critique canadienne, au travers d'un petit prisme proverbial :

Promettre est bien charmant,
Mais tenir, est plus touchant !

CHS. M. DUCHARME.

INDOLENCE

Ennemi du travail, amoureux de la rive,
Je n'ai jamais tenté les flots.
Je laisse ma nacelle aller à la dérive
Sur la rivière aux verts ilots.

J'adore du ruisseau le filet d'eau limpide
Qui caresse les cailloux blancs ;
J'ai peur, le croiras-tu, de l'océan perfide
Et des vaisseaux aux larges flancs.

Ils doivent renfermer des misères sans nombre,
Ces navires aventureux,
Et raconter aux flots plus d'une histoire sombre
Et plus d'un drame ténébreux.

Ici pas de danger, ici pas de naufrage,
Ici pas de flots écumants ;
Seule, une onde paisible, au gracieux mirage,
S'écoule entre des bords charmants.

Une barque légère, une voile, une rame,
Une rivière aux claires eaux,
Un ami pour causer, une charmante femme,
Un gai soleil et des oiseaux,

Je ne veux rien de plus s'il est vrai que sur terre
Le calme est le nid du bonheur,
Bienfait qu'on voit planer sur le toit solitaire,
Et se loger dans l'humble cœur.

Viens avec moi, suivons de l'étroite rivière
Les méandres capricieux,
Et cueillons, en passant, une fleur printanière
Le long de ses bords gracieux.

Livrons notre pensée aux douces rêveries,
 Notre esquif à l'humble courant.
 Mêlons le bruit joyeux des folles causeries
 Au babil du flot murmurant.

Tu souris ! Je le vois, ta barque audacieuse
 De la mer rêve les dangers,
 Car il faut à ta voile une brise orgueilleuse,
 Et la plainte des naufragés.

Laisse-moi dans la baie où mon esquif s'abrite,
 Où plongent mes deux avirons,
 Où le zéphir endort l'onde que seule agite
 L'aile des légers mouchérons.

Affronte les périls comme un brave tient tête
 A l'effort des vents furieux.
 Naïf dans ton espoir, demande à la tempête,
 Hélas ! le secret d'être heureux !

Et lorsque tu seras fatigué de ta course,
 Ami, tu reviendras un jour
 Mouiller ta lèvres ardente à l'humble et fraîche source
 Où, moi, j'aurai puisé l'amour.

Et tu diras : " Heureux celui qui, de son âme
 Chassant les rêves décevants,
 A trouvé le bonheur dans les bras de sa femme
 Et dans le cœur de ses enfants ! "

M. J. A. POISSON.

Arthabaska, octobre 1884.

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Télégraphie aérienne—Systèmes macédonien, de Amontons—de Claude Chappe — Télégraphie électrique — Système à aiguilles et à cadran — Télégraphes écrivants — Télégraphes imprimants — Télégraphes autographiques — Télégraphie sous-marine.

VARIA ; Pétrole — Lumière au magnésium.

J'ai parlé autrefois de la découverte des propriétés de la vapeur, de l'invention des machines mues par elle et de son application à la locomotion. Plus récemment, j'ai mentionné la découverte de l'électricité, ses diverses applications physiques et chimiques, et surtout son application à la télégraphie. Avant l'invention des locomotives et des bateaux à vapeur, on avait toujours circulé sur la terre ou sur l'eau, à l'aide de moyens plus ou moins perfectionnés : la locomotion existait depuis que la terre était habitée. De même, la télégraphie n'avait pas attendu que l'électricité fut découverte pour être inventée. En effet, soit intentionnellement, soit accidentellement, il n'est pas à douter qu'à l'origine du monde notre premier père, Adam, ne se soit parfois trouvé assez éloigné de sa chère moitié, Eve, pour ne pouvoir se faire entendre distinctement d'elle tout en pouvant cependant la voir, et que dans ces circonstances, il n'ait dû lui transmettre ou recevoir d'elle une idée quelconque, et ils n'eurent pas besoin de grands efforts d'imagination pour trouver des signes qu'ils pussent comprendre. Voilà bien la télégraphie inventée, et inventée par le premier homme et la première femme ; télégraphie rudimentaire, sans doute, mais qui satisfaisait parfaitement aux besoins actuels. Le mot télégraphie vient de deux mots grecs, *télé* au loin, et *graphein* écrire, et signifie par conséquent dans sa plus grande simplicité, correspondre à distance au moyen de signes.

Le premier mode rationnel et régulier de télégraphie aérienne dont il soit fait mention dans l'histoire date de deux siècles avant notre ère, et a été inventé par Cléoxène et Démoclyte, ingénieurs de

Philippe V roi de Macédoine. Pour établir leur système de télégraphie, ils divisèrent les lettres de l'alphabet en cinq groupes ou colonnes, puis, les représentant par des fanaux, ils imaginèrent un télégraphe de nuit d'une admirable simplicité. Les postes étaient placés à des distances convenables sur des élévations. Lorsque l'on avait une dépêche à transmettre, le guetteur du point de départ élevait un fanal pour avertir le second guetteur qui en élevait deux pour indiquer qu'il était prêt. Alors le premier élevait à sa gauche un nombre de fanaux indiquant la colonne et à sa droite un nombre de fanaux désignant le rang de la lettre dans cette colonne, et ainsi de suite pour chaque lettre des mots composant la dépêche. Si ce procédé était lent, il offrait au moins une précision parfaite. La télégraphie régulière, proprement dite, était trouvée et il n'y avait plus qu'à la perfectionner. Les Romains ne tardèrent pas à pratiquer le système macédonien, et à mesure qu'ils étendirent leur domination, ils s'empressèrent de relier les principales villes par des lignes de tours sur lesquelles des guetteurs faisaient des signaux de feu.

De là à la fin du dix-septième siècle, il est peu fait mention d'une application systématique de la télégraphie, mais en 1690, le physicien français Amontons proposa un système tout nouveau, et dont personne, jusqu'alors, n'avait eu l'idée ; l'emploi des instruments d'optique pour l'observation des signaux. Toute la théorie de la télégraphie aérienne, telle qu'elle fut mise en pratique cent ans plus tard, se trouvait dans ce système, mais le besoin de correspondances rapides ne se faisait pas encore sentir alors, ce qui le fit négliger. Voici comment Fontenelle, membre de l'Académie française, parle du système de Amontons : « Peut-être prendra-t-on pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il imagina de faire savoir tout ce qu'on voudrait, à une très-grande distance, par exemple de Paris à Rome, en très peu de temps, c'est-à-dire en trois ou quatre heures, et même sans que la nouvelle fut sue dans les postes intermédiaires.

Le secret consiste à disposer dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui, au moyen de lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmettent au suivant et toujours ainsi de suite ; et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait la clé qu'à Rome et à Paris. La plus grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre possible ; et, comme le second poste faisait les signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à

Rome presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris.»

Un siècle plus tard, en 1792, un système de télégraphie aérienne qui prévalut depuis jusqu'à l'avènement de la télégraphie électrique, fut proposé par l'abbé Claude Chappe et adopté avec le plus grand empressement par la Convention nationale qui vota des fonds pour l'expérimenter immédiatement, et les expériences réussirent si complètement, que le système fut aussitôt adopté et mis en pratique sur une première ligne de Paris à Lille, distance de 170 milles environ, et les gouvernements étrangers ne tardèrent pas à adopter le système de Chappe. Je vais tâcher de donner, autant qu'il est permis de le faire sans gravure, une idée de ce système remarquable qui présentait cependant deux graves défauts : d'abord, l'impossibilité de correspondre la nuit, en second lieu, les interruptions du service du jour quand le temps n'était pas clair.

Sur la ligne à établir, on plaçait des postes sur des lieux élevés distants de huit à dix milles, et l'observation se faisait à l'aide de longues vues. A chaque poste se trouvait un mat de quinze à seize pieds de haut, muni à sa partie supérieure d'un fléau mobile sur une poulie. A l'état d'immobilité, l'appareil présentait la forme d'un T, mais le fléau pouvait décrire un cercle entier en tournant sur son axe, de manière à prendre toutes les inclinaisons relativement au mat, soit à gauche, soit à droite. Aux deux extrémités du fléau nommé *régulateur*, se trouvaient deux bras nommés *indicateurs*, qui tournaient également au moyen d'une poulie, de manière à prendre un grand nombre de positions. Au moyen d'une manivelle et des cordes qui passaient sur les poulies du régulateur et des indicateurs, le guetteur, assis à l'intérieur du poste donnait à ceux-ci les différentes positions qui, chacune, était une indication. Ces positions formaient 192 figures, pouvant par combinaisons, donner 36,864 signes, représentant des syllabes isolées ou des phrases convenues. A l'exception de quelques phrases réglementaires que tous les employés connaissaient, les dépêches n'étaient comprises que des traducteurs placés aux deux bouts de la ligne, et même on pouvait au besoin changer la signification des signes quand on soupçonnait qu'ils avaient pu être compris. Une dépêche se transmettait de Lille à Paris (170 milles) en deux minutes, et de Toulon, (500 milles) en 13 minutes.

Des personnes qui ont vu fonctionner ces appareils, m'en ont fait autrefois une description très intéressante, et elles m'ont affirmé que les gens, même les plus intelligents, mais ne connaissant rien de la chose, demeuraient tout ahuris en voyant

pour la première fois, les étranges évolutions de ces trois bras, ce que je n'eus pas de peine à croire ; on serait ahuri à moins.

..

J'aborde maintenant la question de la télégraphie électrique qui allait bientôt supplanter si avantageusement la télégraphie aérienne et donner une extension prodigieuse, inouïe, à l'échange des correspondances. Je devrai nécessairement être concis et me borner à relater les faits historiques.

Après un grand nombre de recherches et de tentatives infructueuses pour en arriver à pouvoir utiliser l'électricité pour l'échange des dépêches, le problème fut enfin résolu en trois pays à la fois en 1837 : en Angleterre, par Wheatstone, en Bavière, par Steinheil, et aux Etats-Unis, par Morse.

Cet évènement eut un immense retentissement. Partout on se mit à l'œuvre pour appliquer et améliorer un moyen de communication qui permettait de transmettre à des distances quelconques les nouvelles les plus compliquées, avec une rapidité instantanée sans intermédiaires, et, ce qui était encore inappréciable, malgré la pluie, le brouillard et la nuit, c'est-à-dire dans les circonstances où la télégraphie aérienne était parfaitement inutile.

L'Angleterre et les Etats-Unis prirent d'abord le pas sur toutes les autres contrées, et ces deux pays étaient déjà sillonnés en tous sens par les lignes télégraphiques, que les autres n'en étaient encore qu'à des essais.

Il existe un bon nombre de systèmes de télégraphes électriques. En l'absence de gravures, il serait inutile de chercher à en donner une description qui pourrait difficilement être comprise sans avoir le dessin devant soi : Je me contenterai donc de les signaler avec le nom de l'inventeur et la date de l'invention, et de donner quelques détails concis.

Le premier par ordre de date, est le *télégraphe à aiguilles*, dans lequel les signaux sont formés par la déviation de l'aiguille aimantée. Il est dû à Wheatstone qui l'inventa en 1837. Plus tard, en 1840, le même savant inventa le *télégraphe à cadran*, qui permet de transmettre la dépêche en se servant des lettres ordinaires, gravées sur un cadran, et qu'une aiguille mobile indique successivement. Ces deux systèmes d'une grande simplicité et d'un maniement excessivement facile, puisqu'ils ne demandent de la part des opérateurs les plus novices qu'un peu d'attention, ont cependant un grave défaut, c'est de ne laisser aucune trace des dépêches ; aussi ne sont-ils guère employés aujourd'hui que

par quelques administrations de chemin de fer pour les besoins de leur service.

Steinheil et Morse avaient suivi une autre voie, et en 1837, ils avaient inventé les *télégraphes écrivants*. Celui de Morse est généralement répandu. Ici la dépêche est inscrite au point de départ sur une bande de papier à l'aide de signes conventionnels, représentant une ligne droite interrompue et formant des sections depuis le point, et dont cette figure peut donner une idée : — - - — - - . La dépêche ainsi tracée est reproduite exactement au lieu de destination où elle est traduite. On conçoit tout l'avantage que présente ce système sur les précédents. En effet, ici, toute erreur d'observation ou de transcription est impossible puisque l'observation est nulle, et au besoin, les erreurs de transmission ou de traduction peuvent être constatées après coup.

Les *télégraphes imprimants* ont été inventés en 1860 par le Dr. Hugues, professeur de physique à New-York. Dans ce télégraphe, les dépêches sont directement imprimées sur des bandes de papier en propres caractères d'imprimerie, en sorte que la lecture de leurs signaux peut être faite par tout le monde : il y a donc suppression de traduction et par conséquent beaucoup plus de rapidité dans l'expédition. L'opérateur se sert d'un clavier semblable à celui d'un piano, dont les touches portent les lettres et les chiffres. La dépêche se trouve imprimée au point de départ et est exactement reproduite au point de destination.

D'ailleurs le moindre dérangement dans la concordance entre le manipulateur et le récepteur, se traduit immédiatement par une perturbation dans l'ordre des lettres que la moindre attention suffit pour faire apercevoir.

Mais de tous les systèmes de télégraphie électrique, le plus remarquable sans contredit, est celui des *télégraphes autographes* qui transmettent comme leur nom l'indique, l'écriture même de l'expéditeur, et cela avec une exactitude rigoureuse, et qui transmettent également la musique, les dessins, les plans quelque compliqués qu'ils puissent être. Cet appareil inventé par l'abbé Caselli, savant Florentin, en 1858, a reçu sa forme la plus parfaite en 1869, par Bernard Meyer, alors simple employé de l'administration française des télégraphes. La dépêche écrite ou dessinée par l'expéditeur lui-même sur un papier métallique et avec une encre isolante, est reproduite aux deux appareils de transmission et de réception, sur de larges bandes de papier ordinaire par une impression au moyen d'encre à tampon usuelle.

Il me reste maintenant, avant de terminer cet article sur la télégraphie électrique, à dire quelques mots des *télégraphes sous-marins*.

A l'origine les télégraphes électriques furent exclusivement établis sur terre. Cependant dès l'année 1840, Wheatstone avait reconnu la possibilité de leur faire franchir les mers, et il indiqua les moyens à employer pour obtenir de bons résultats. Toutefois ce ne fut que le 13 novembre 1851 que la première ligne sous-marine put fonctionner entre la France et l'Angleterre, de Calais à Douvres.

Dès lors, on entreprit de faire communiquer les différentes parties des continents avec les îles voisines. Mais bientôt toutes ces entreprises furent dépassées par l'idée de relier l'ancien monde au nouveau au moyen de l'électricité, idée grandiose qui, après plusieurs succès, n'a pu être définitivement réalisée qu'en 1866.

Aujourd'hui, le fond des mers comme la surface des terres, est traversé en tous sens par les lignes télégraphiques; nos idées franchissent instantanément les distances les plus grandes comme les plus courtes. Les événements qui se produisent à des milliers de lieues, en Europe, en Egypte, aux Indes, en Chine, en Australie, nous sont rapportés le même jour par nos journaux. Au Canada, une paroisse a à peine surgi au sein des forêts et pris quelque importance, que l'une ou l'autre de nos deux grandes compagnies télégraphiques, la Dominion Co., et la Montreal Co., s'empresse d'y établir un bureau, et ainsi l'isolement des colons est en quelque sorte annulé.

* * *

L'emploi du pétrole, (mot dérivé de deux mots latins *petra*, pierre, et *oleum*, huile) pour l'éclairage, qui a amené une révolution si considérable dans l'économie domestique, date à peine de plus de 20 ans.

Sans doute cette substance était employée de temps immémorial dans le même but en Chine, dans les Indes, et même en Europe, dans des lieux où l'on en rencontre des sources naturelles, mais elle n'avait été utilisée que pour les besoins locaux. C'est à la découverte des pétroles américains qu'est due l'extension énorme que ce genre d'éclairage a pris aujourd'hui, et cette découverte, comme presque toutes les grandes découvertes, est purement due au hasard. En 1858, un cultivateur nommé Drake, des environs de Pittsburg, en Pensylvanie, faisait creuser un puits dans l'espoir de trouver de l'eau salée. La sonde atteignit bien-

tôt une nappe jaillissante. L'eau qu'on cherchait ne vint pas; en revanche, un jet de pétrole se lança à sa place, et avec une telle violence qu'il faillit noyer les ouvriers: il ne donna pas moins de mille galons par jour. La nouvelle de cette miraculeuse trouvaille se répandit comme un coup de foudre. Comme cela a lieu lors de la découverte d'une mine d'or, les chercheurs d'huile accoururent de toutes parts; on cribla de trous les environs. En 1865, cinq ans après la découverte de Drake, l'extraction, aux Etats-Unis seulement s'élevait à 3,500,000 barils et le pétrole allait partout remplacer l'éclairage par les substances grasses.

Aujourd'hui, la production est presque illimitée et les mines paraissent inépuisables. Si quelque source vient à diminuer ou à tarir, on en découvre dix autres pour la remplacer. L'exportation du pétrole et du blé forment actuellement les deux grandes branches de l'exportation américaine. Cette exportation, naturellement, prend pour la presque totalité la route d'Europe. Mais un point noir vient de paraître à l'horizon. Il paraîtrait qu'on aurait découvert tout récemment en Russie des mines dont la richesse ne le céderait pas aux mines américaines, et que les pétroles vont affluer sur le marché européen. Si la nouvelle se confirme, ce sera un rude coup pour la république voisine.

*
*
•

Le *magnésium*, dont l'oxyde est la magnésie, et dont les combinaisons sont très répandues dans la nature, est un métal blanc d'argent, dur, malléable. Lorsqu'il est chauffé au rouge à l'air, il brûle avec une flamme blanche éblouissante, d'un éclat excessif. En 1864 les physiciens allemands Bunsen et Roscoe, ayant eu l'occasion de constater cette propriété, eurent aussitôt l'idée de l'appliquer à l'éclairage, et des lampes propres à cette application ne tardèrent pas à être établies. L'une d'elles se compose d'un tube traversant un réflecteur concave. Un fil très-ténu passe dans ce tube et est allumé à l'extrémité qui forme le foyer. A mesure que le fil brûle, un mouvement d'horlogerie le fait avancer. En arrière le fil est enroulé autour d'une bobine. Pour donner une idée de la puissance de la lumière au magnésium, il suffira de dire qu'un fil d'un tiers de millimètre (ou environ un huitième de ligne) répand, en brûlant à l'air libre, autant de clarté que 74 bougies. Pour entretenir cette lumière intense pendant une minute, il suffit de brûler un fil semblable de trois pieds de longueur et pesant environ deux grains (le poids spéci-

fique du magnésium, l'eau étant un, n'est que de 1,74). Je pense que le dragme peut coûter ici environ 60 cents. A Paris, il ne coûte pas plus de 20 à 25 cents.

La lumière au magnésium est surtout d'un grand secours pour la reproduction photographique des objets qui, placés dans un lieu obscur, ont besoin d'être éclairés artificiellement, et c'est grâce à elle qu'on a pu photographier l'intérieur des pyramides d'Egypte, des égoûts si remarquables de Paris, des catacombes, des mines. Pendant la guerre de *la sécession*, les Américains du Nord en ont tiré parti pour éclairer les travaux de l'ennemi ; ils obtenaient l'effet voulu en introduisant dans des fusées de guerre une forte proportion de magnésium en limaille.

Oct. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par Rome, le cœur du monde catholique, la tête de l'univers civilisé.

Le 31 juillet dernier, une députation des Uniates de Podlachie a été reçue en audience solennelle par N. T. S. P. le pape Léon XIII. L'un des députés, après avoir déposé aux pieds de Sa Sainteté des suppliques rédigées en trois langues, en polonais, en français et en russe, et couvertes de neuf mille cinq cents signatures, a exposé que la députation venait au nom des Ruthènes de religion grecque-unie, comme au nom de toute la Pologne catholique, implorer le secours du Pape contre l'oppression du schisme moscovite. « Nous supplions Votre Sainteté, » a-t-il dit, « de daigner être notre défenseur ; d'intercéder pour nous auprès de S. M. l'Empereur de Russie, et de vouloir bien lui faire remettre par la voie la plus prompte et la plus sûre, cette supplique que nous déposons à vos pieds. »

Cette démarche de la députation des Uniates comporte un enseignement bon à méditer : dans un siècle qui a détruit en partie, et qui s'efforce d'abolir entièrement le règne social du Christ, c'est encore le Vicaire et représentant du Christ, c'est-à-dire le Christ lui-même auquel l'opprimé demande une protection contre l'opresseur.

Le Saint Père a répondu avec la plus paternelle bienveillance, et a promis de faire parvenir dans le plus bref délai la supplique à l'empereur de Russie.

Cette supplique énumère les mesures iniques dont les Uniates sont victimes, et les supplices qu'on leur inflige depuis plus de vingt ans pour les forcer à l'apostasie. On a employé contre eux la confiscation, le knout, l'exil en Sibérie. Trois cents Uniates sont encore déportés dans la province de Cherson pour avoir conservé chez eux une encyclique de Pie IX, accordant sa bénédiction à leur peuple.

La France devient de plus en plus l'esclave de la domination maçonnique ; c'est ce qu'affirment les déclarations d'une presse sérieuse, et ce que viennent de confirmer plusieurs faits tout récents, et entre autres le scandale de St Nicolas-des-Champs, dont l'église a été profanée par des actes sacrilèges qui engagent la responsabilité du conseil municipal de Paris. Parlant de ce scandale, un journal français dit : — « Peut-être veut-on ainsi « habituer l'opinion à ce qui va suivre ; car il nè faut pas se le « dissimuler, la laïcisation des églises est décidée en principe ; « l'opportuniste attend le moment favorable à l'exécution.....

« Ferry ira jusqu'au bout !

« Le bout de Ferry, c'est celui que marque la franc-maçonnerie « qui le dirige et lui assigne sa tâche,

« Si les catholiques ne veulent pas s'organiser pour la résistance « sérieuse, efficace, ils auront à peu près ce qu'ils méritent. »

* *

Malheureusement, les catholiques semblent plus que jamais séparés les uns des autres, surtout par des questions de personnes, mais ils ne sont pas même unis sur le terrain des principes. Les uns veulent la monarchie avec le comte de Paris pour représentant, pourvu qu'il consente à rompre avec la tradition de ses pères, à devenir le véritable héritier des principes du comte de Chambord, à faire régner le Christ au-dessus de lui, à mettre toutes les lois et toutes les institutions de son royaume d'accord avec les exemples de l'Évangile et les enseignements de l'Église. D'autres s'inclinent volontiers devant un roi ainsi modelé, mais ils répudient de toutes leurs forces le comte de Paris qu'ils considèrent comme incapable de réaliser ce type de souverain. Ses traditions de famille, son passé, son éducation, ses propres principes exprimés, il y a quelques années, dans un livre relatif à la question ouvrière, leur fournissent contre lui un arsenal inépuisable d'accusations et d'arguments. Pour eux, il n'y a d'autre successeur légitime du comte de Chambord, d'autre représentant vrai de l'antique monarchie française, chrétienne et catholique, que le prince Jean d'Anjou, issu du second rameau de la branche aînée des Bourbons.

Puis viennent les Orléanistes fidèles aux anciens souvenirs, parlementaires, libéraux flatteurs de la Révolution, qui veulent toujours concilier Jehovah avec Baal, l'autorité avec l'insurrection, et qui réclament pour leur idéal monarchique le comte de Paris, continuateur du régime *juste-milieu* de Louis-Philippe.

Si c'était tout ! Hélas ! il faut encore compter avec les bonapartistes qui se partagent en deux camps : 1o. les fidèles du prince Jérôme, père de Victor ; 2o. les partisans du prince Victor, fils de Jérôme.

Voilà donc pas moins de trois partis royalistes et de deux partis bonapartistes : en tout cinq partis monarchistes !

Et il faut bien aussi prendre note de ces catholiques qui, tout en condamnant les tyrannies et les excès odieux de la République, acceptent la République avec l'espoir qu'une réaction quelconque, sortie de l'urne électorale, leur permettra, un jour, d'en réparer les erreurs et de la rendre acceptable aux consciences catholiques.

L'attitude de ces derniers a paru assez sérieuse pour donner l'éveil aux sollicitudes d'un des meneurs les plus actifs du parti royaliste, un excellent orateur, M. André Barbes, qui a écrit tout récemment une lettre adressée au *Matin Français* : « Il se forme, paraît-il, un parti conservateur indifférent à la forme du gouvernement, jaloux de l'honneur national, soucieux de tous les intérêts de la France, qui, *dégoûté des questions dynastiques*, défendra les principes et les intérêts qui lui sont chers, au besoin avec les hommes modérés de la République.....

« Voilà votre œuvre, pouvons-nous dire aux *immobiles*. »—M. Barbes reproche aux royalistes leur inaction et leur apathie.— « Voilà votre œuvre : vous avez réduit les monarchistes à n'être plus, en fait, que des conservateurs républicains. »

M. Barbes observe qu'une partie du clergé s'isole de la cause monarchique, et il s'écrie : « —Combien de fois déjà a-t-il soutenu de ses votes des candidats républicains qui lui offraient des garanties au point de vue religieux ! »

..

Le gouvernement de M. Ferry n'est pas exempt de toute inquiétude. Si les divisions des catholiques l'éparchardissent dans ses projets démolisseurs de la liberté des consciences, les menaces radicalistes troublent ses joies impies. Il n'y a encore que quelques jours, la fédération des travailleurs socialistes de France tenait à Rennes son huitième congrès national. Les parleurs de la circonstance y ont anathématisé, dans les termes de la phraséologie habituelle, « l'infâme capital. » Cependant, ils ont su se garder des excès de la réunion anarchiste de Lyon, où l'on a crié : « A l'eau ! à l'eau ! les propriétaires... » et adopté les propositions qui suivent :

« 1o Les ouvriers sans travail somment leurs gouvernants de leur ouvrir immédiatement des chantiers nationaux, où tous les ouvriers seront employés.

« 2o La direction des travaux sera confiée à une commission ouvrière et à une commission municipale.

« 3o La durée de la journée sera de neuf heures. Le salaire sera au minimum de 4 francs.

« 4o Les représentants du peuple devront demander instamment le dégagement gratuit de tous les objets engagés au mont-de-piété.

« 5o *Les édifices publics et les églises devront être mis à la disposition des ouvriers pour y tenir leurs réunions.*»

Dans cette fameuse assemblée de Lyon, le citoyen Bouvard a demandé qu'on fit une retenue de 2,000 fr. sur tous les traitements dépassant 8,000., même celui du président de la république!!

* * *

Après un engagement de six heures et une résistance désespérée, dit une dépêche officielle reçue à Paris, le 8 octobre, les troupes chinoises ont été complètement défaites, dans la vallée du Loo-Chuan, par les Français qui ont eu quatre tués et vingt blessés.

A peu près vers le même temps, le général Négrier a eu un engagement, au village de Kep, avec 6,000 réguliers chinois occupant des retranchements autour d'une redoute centrale. La garnison, dit une dépêche, a défendu bravement ses positions, obligeant les Français à cerner la redoute et à l'enlever à la pointe de la baïonnette. Dans le village seulement les Chinois ont eu 1,000 tués, y compris leurs généraux. Les troupes françaises ont combattu avec entrain et une grande bravoure. Elles ont pris tout le matériel de guerre de l'ennemi, ses mulets et ses chevaux. Les pertes des Français ont été un capitaine et vingt hommes tués, et 8 officiers et 50 hommes blessés. Le général Négrier a reçu une blessure telle qu'elle l'oblige à prendre du repos ; ce qui n'a pas empêché tout de même le vaillant général de poursuivre les Chinois dans la direction du village de Yentke, pendant que le général Brière de l'Isle faisait occuper fortement Kep, et fermer tous les débouchés de la rivière Loochuan.

Le 13 octobre, des nouvelles de Chine annonçaient que le vice-roi de Quang-Si avait reçu l'ordre d'envoyer des renforts à l'armée chinoise du Tonquin. Evidemment, la Chine réserve de dures épreuves aux Français. La mauvaise foi chinoise n'a jamais eu d'exemple, et, de nos jours, elle ne rencontre sa pareille nulle part. La Chine fait fi des promesses les plus solennelles, des serments les plus sacrés. Ainsi, son gouvernement a eu l'audace unique en ce genre, de communiquer des specimens *faux* du traité de Tien-Tsin. Par exemple : le passage relatif aux délais d'évacuation du Tonquin, y est raturé et, en marge, on trouve les initiales du plénipotentiaire français, le commandant Fournier, approuvant les ratures.

« Cette audacieuse fabrication, » dit le *Paris-Canada*, « aussitôt démentie, a fourni à Rochefort le texte d'un de ces articles à la fois mordants et frivoles dont le succès est d'avance assuré. Le brave commandant Fournier n'est pas habitué à ce genre d'attaque plus redoutable que l'assaut de l'ennemi. Il en a été piqué au vif et l'affaire a fini sur le terrain. Blessés tous les deux en même temps, les adversaires se sont réconciliés, et les voilà amis. »

* *

Le 11 octobre, l'amiral Courbet adressait de Kelung le télégramme suivant :— «... Des troupes de débarquement de l'escadre de l'amiral Lespès, à Tamsui, ont reconnu les positions d'où les Chinois mettent le feu aux torpilles. Elles ont constaté que ces positions étaient défendues par un grand nombre de soldats d'infanterie qui étaient embusqués dans des fourrés très-épais... je m'occupe du blocus effectif de Tamsui, de Fai-Wan-Foo, et de Iakan-Kan sur la côte ouest de Formose. Ces points sont les seuls dans l'île où l'on puisse opérer le débarquement de renforts. »

Quelques jours après cette dépêche, le journal français *Le Gaulois* disait :— « Il est inutile de cacher que l'amiral Lespès a échoué devant Tamsui. Il n'a pu briser la ligne des torpilles, ni disperser les troupes chinoises qui gardent les positions d'où l'on met le feu à la torpille. Ceci prouve une fois de plus qu'on ne

doit pas entreprendre trop avec des forces insuffisantes. Cet insuccès encouragera la vanité chinoise et engagera nos ennemis à prolonger leur résistance. »

Ces prédictions du journal *Le Gaulois* viennent de recevoir leur justification par une dépêche toute récente annonçant que le gouvernement chinois a donné des ordres pour l'achat d'une grande quantité de munitions de guerre, à Berlin, à Londres et ailleurs, et pour le transport de gros canons et de fusils. Au nombre des articles achetés, on compterait, paraît-il, cinq millions de cartouches préparées durant la guerre franco-prussienne, et que des connaisseurs prétendent renfermer de la poudre sans valeur.

..

La France est demeurée, en dépit de tous ses malheurs politiques et sociaux, une terre excellemment classique, et si elle renferme dans son sein une école irrespectueuse qui a salué et acclamé la mémoire souillée de Diderot, elle a d'un autre côté, l'honneur d'avoir une école qui a conservé le culte des véritables gloires. Aussi, le deuxième centenaire de Pierre Corneille a-t-il été célébré par des fêtes éclatantes commencées le 11 octobre, et au cours derquelles les artistes de la Comédie-Française ont fait admirer à un public intelligent les principales œuvres du grand tragique

..

L'Angleterre, toujours un peu chagrine des agissements d'autrui et empressée d'intervenir dans les affaires étrangères, viendrait, aux dires des dernières dépêches, de faire avertir M. Ferry, par lord Granville, que le gouvernement anglais se réserve le droit de contester la validité du blocus sur la côte-ouest de Formose, attendu qu'une déclaration de guerre n'a pas été faite par la France. Cette côte contient dix ports qui sont en communication constante avec le continent.

L'Angleterre, assez isolée déjà, ne voudra pas s'isoler davantage

en donnant une raison légitime à une alliance européenne contre elle. Ce n'est pas lorsque, honteuse de n'avoir pas coopéré à la conférence des trois empereurs, elle songe à faire donner constitutionnellement une certaine latitude au prince de Galles afin qu'à l'avenir celui-ci puisse se joindre aux autres souverains et conférer avec eux, qu'elle voudra indisposer contre elle la France, et avec la France l'Allemagne qui, depuis plusieurs mois, courtise la France, et s'étudie, par ses entreprises et ses ambitions coloniales, à molester et à irriter les susceptibilités britanniques.

..

Le 6 novembre prochain, siégera à Berlin, sous la présidence du prince de Bismarck, une conférence dont l'objet est d'assurer la liberté commerciale dans la région du Congo. Les gouvernements de France, d'Espagne, de Portugal, de Belgique, de Hollande, d'Autriche et de Russie y seront représentés par leurs ambassadeurs assistés d'experts politiques éminents. Le comte Granville, ministre des affaires étrangères, à Londres, a informé le prince de Bismarck qu'il accepte l'invitation d'assister à cette conférence, à la condition que le programme de la conférence soit limité aux questions relatives au commerce du Congo et qu'il n'y soit pas mention des revendications françaises sur la côte occidentale d'Afrique. Il paraît que, de son côté, la France a, elle aussi, stipulé que ses colonies sur la côte occidentale d'Afrique ne seront l'objet d'aucune discussion ; c'est pourquoi elles ne sont pas mentionnées sur le programme qui sera soumis à la conférence.

Une dépêche de Vienne au *Standard* dit que l'invitation faite aux Etats Unis d'envoyer un représentant à cette conférence est très-cômentée. Une acceptation ne serait-elle pas contraire à la doctrine Monroe ? La Russie et l'Allemagne désirent, prétendent, la présence d'un délégué américain parce qu'elles jugent que ce serait un contre poids à l'influence anglaise.

Plusieurs journaux français ont engagé le gouvernement Ferry à ne pas envoyer de représentant à Berlin. L'un d'eux, *Le Soleil* a dit que « cette conférence ne peut être utile qu'à l'Alle-

magne qui trouvera encore le moyen de pousser la France dans une politique hostile à l'Angleterre, si la conférence n'aboutit pas heureusement.»

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que le gouvernement allemand a demandé à Londres des garanties pour les intérêts commerciaux de l'Allemagne dans le Pacifique. De cet échange amical de vues, il résulterait que l'Angleterre ne placerait sous sa protection que la côte sud de la Nouvelle-Guinée et les îles voisines, et que les intérêts rivaux de l'Angleterre et de l'Allemagne dans d'autres régions n'empêcheraient pas une entente cordiale entre les deux nations.

* *

Les radicaux de la Belgique habitués à l'exercice de la tyrannie n'ont pas voulu accepter un gouvernement favorable aux légitimes libertés religieuses et sociales. Ils ont fait des émeutes et organisé l'insurrection. Le roi Léopold, faible en face des violences radicales, a remplacé le ministère Malou par un nouveau qui, s'il faut en croire les plus récentes nouvelles, ne rencontre pas encore l'approbation des libéraux. L'on s'attend à une nouvelle crise.

Les élections communales en Belgique, grâce à d'odieux moyens d'intimidation, donnent un résultat favorable au parti libéral.

Il y a eu des troubles sérieux, le 26, à Renaix.

* *

L'ouverture du parlement anglais a eu lieu le 23 octobre.

Le projet de loi des Franchises, auquel la chambre des Lords oppose une résistance opiniâtre, a subi, sans division, la première lecture devant la Chambre des Communes, le 28 dernier.

Nous ferons connaître, dans notre prochaine revue, le résultat des discussions sur ce projet qui excite fortement l'opinion publique anglaise, et qui a servi d'occasion à des démonstrations populaires contre la chambre des Lords. On demande même

l'abolition de cette dernière, si elle persiste dans son opposition au projet des Franchises.

*
* *

L'on sait que l'avènement de la reine Victoria au trône eut pour effet de faire séparer la couronne de Hanovre de la couronne d'Angleterre, en vertu de la loi salique qui régissait le royaume de Hanovre. Or, l'héritier légitime de Hanovre, le duc de Cumberland, est aussi devenu l'héritier légitime du duc Guillaume de Brunswick qui, mort sans héritier direct, laisse le duché de Brunswick dont l'héritage doit passer en ligne collatérale à la maison de Hanovre, et par conséquent au duc de Cumberland. C'est ce que prétend celui-ci. Mais M. de Bismarck, toujours accapareur, affirme que, le Hanovre ayant été conquis en 1866 et étant confondu maintenant avec le royaume de Prusse, la dévolution du duché de Brunswick au royaume de Hanovre tourne au profit de l'empereur Guillaume qui tient par droit de conquête les titres de la maison de Hanovre.

Samedi, 25 octobre, une lettre de l'empereur d'Allemagne a été lue à la diète de Brunswick. L'empereur repousse les prétentions du duc de Cumberland au trône.

*
* *

Nous aurons, dans notre prochaine revue, à exposer à nos lecteurs l'issue de la grande bataille électorale engagée, sur tous les points des Etats-Unis, entre les partisans des divers aspirants à la présidence des Etats-Unis. Il serait oiseux, pour le moment, d'entrer dans des conjectures que les évènements peuvent démentir.

*
* *

L'espace ne nous permet pas d'ajouter ici la revue des évènements canadiens.

Disons cependant que, d'après une dépêche adressée de Montréal aux journaux de Québec, la police croit connaître les auteurs des deux explosions successives qui, le samedi 11 octobre, ont détruit partiellement le palais du parlement en construction. Cette dépêche ajoute que la découverte de la police « *discrédite complètement* l'hypothèse tendant à impliquer quelques-uns des « partisans d'O'Donovan Rossa et que la preuve qui sera faite « montrera qu'il s'agit plutôt *d'intéressés plus rapprochés.* »

Au mois prochain, l'exposé des résultats, si résultats il y a.

PHILIPPE MASSON.